

DEUXIÈME PARTIE

LES JOURNÉES DE CASABLANCA

## 9-10 AOUT

Chez l'amiral Philibert à bord de la *Gloire*. - A Casablanca. - Du sang et de la mort. - Ce qu'il reste du pillage. - L'odeur. - Combien de cadavres ? - A l'Hôtel de France. - L'escalier pourpre. - Les surprises de Mme Cavaillé. - Au consulat d'Espagne. - Le consulat de France, centre du Gouvernement. - Ce qu'on voit dans le jardin. - Le commandant Mangin, autocrate, et le capitaine Huot, juge d'instruction. - M. Malpertuy.

Vendredi 9 août.

Dans le salon de l'amiral Philibert, à bord de la *Gloire*, la chaleur est torride. L'amiral, sec et souple, va, vient, s'assied, se relève. Il est vêtu de toile, porte des escarpins vernis et fume des cigarettes blondes. Il a une courte barbe blanche, des yeux gris et fixes, des yeux habitués au commandement, qui vous regardent avec autorité, mais ne réussissent pas à éteindre leur malice et leur ironie. Il est courtois et fin. Il prend une grosse voix pour entretenir les matelots, et les ordres qu'il leur donne sont brefs et clairs, mais c'est une grosse voix sympathique. Voici un type d'homme de bonne humeur, mais qui a de la bonne humeur et de la cordialité avec rudesse:

- Alors, vous voulez descendre à terre ?... A votre aise. On va vous faire un laissez-passer. Mais c'est à vos risques et périls. Vous avez de quoi manger ?

...Voilà ma première impression de Casablanca : la famine.

Voici la seconde.

Je débarque. Non sans peine. Le port est désert; trois barcasses s'y balancent avec de petits clapotis, attachées à des piquets ou à des pierres; les bateliers ont fui ou sont morts, ou se terrent. Des drôles se montrent dans cette solitude; le cimetière attire les chacals. Tout à l'heure il y en a un venu en même temps que nous de Tanger sur le *Magnus* avec son canot, qui me demandait *soixante quinze francs*, à moi seul, pour me conduire à terre. J'ai pensé l'étrangler.

Mais l'amiral Philibert a mis à ma disposition une vedette de la *Gloire* et le trop subtil trafiquant en est pour son effronterie.

Enfin me voici sur les frustes galets du rivage. En y sautant, je réfléchis que nul pied étranger ne les a encore foulés depuis que les soldats français en ont pris possession. Quelques matelots en bourgeron<sup>1</sup> blanc s'emploient à des corvées. Je passe la porte de la douane, mémorable désormais. Dans les rues, dans les étroites rues, pas un passant. Ville morte, pensai-je, et c'est bien, en effet, l'image que je me faisais d'une ville de légende que hanterait la mort. Des traces de balles, des portes défoncées, des barreaux de fer tordus, le pavé des rues noyé sous un ruissellement d'orge où le pied enfonce jusqu'à la cheville, et que les pillards ont répandue là, pour rien, pour la volupté de détruire, éventrant au hasard les sacs tirés hors des magasins...

Sitôt la porte franchie, on est au pied des marches qui accèdent au bâtiment de la douane. Un peu à gauche, sur les galets qui pavent toutes les rues de la ville, s'étale une large humidité, comme ferait un seau d'eau jeté là. Je me penche, c'est rouge: du sang... Or le débarquement du *Galilée* est du 5 août; il y a donc quatre jours que l'artère d'un homme s'est vidée là, et la place n'est pas sèche !

---

<sup>1</sup> Courte blouse de travail en grosse toile. (Robert)

L'âme ignorante et neuve, j'entre à Casablanca quand elle est possédée par la violence, et me voici, dès cette minute, bon gré mal gré, un personnage du drame qui continue, finit ou se noue, je ne sais encore. Car je ne sais rien. Hier, à Tanger, M. de Saint-Aulaire, notre chargé d'affaires, n'en savait pas davantage, sinon que les troupes du général Drude *avaient dû* occuper la ville le 7. J'arrive, trouve Casablanca dans la famine et dans le sang: voilà mes premières lueurs sur le drame.

\*

\* \*

Ce qui dès le seuil m'a saisi surtout, c'est une odeur âcre et lourde, qui racle la gorge et soulève le coeur. J'ai laissé échapper :

- Oh. ! que cela sent mauvais!

Mais un matelot, près de moi, a répliqué en goguenardant :

- L'odeur du cadavre! Si elle vous gêne, faudra pourtant vous y faire ici !

... Du sang sur les pavés, des corps qui s'enchevêtrent, des maisons abandonnées, des quartiers brûlés, des rues vides, un spectacle accompli de désolation, de pillage, de meurtre et de mort, et, âme de ce néant, cette senteur aigre et chaude de pestilence... c'est donc là Casablanca, la Casablanca des Français ! Hier la vie circulait en elle. Vingt-cinq mille Marocains, cinq mille juifs, un millier d'Européens la peuplaient. Son commerce florissait. Nul port de l'empire du Sultan ne rivalisait avec le sien pour l'importance du trafic. Et tout cela, en un instant, est plus sûrement plus profondément, plus durablement ruiné que ne le furent naguère, sous les fleuves de soufre, les villages suspendus aux flancs du Vésuve ! De tout cela, il ne reste plus qu'une carcasse, encore blanche sous le ciel bleu et nimbée d'or par l'indifférent soleil. Quand, tout à l'heure, je la regardais de loin, du pont du *Magnus*, comment imaginer que, parmi tant de blancheur et dans la fête de ce rayonnement blond, il était possible que tant de sang eût coulé !

Tout de suite, je l'ai parcourue, cette ville des légendes pourpres. Elle est vaste, enclose d'une vieille muraille, et ses maisons agglutinées s'écartent à peine pour laisser passer entre elles les minces serpents de ses rues exigües. C'est partout le désert et un silence pathétique de cimetière. Les indigènes ont fui, ou complices des tribus ou terrorisés par elles, épouvantés de l'affreux désordre de leur ville, livrée successivement aux pillards et à la répression française, deux fois violée. Quelques-uns pourtant sont demeurés, mais ils se terrent dans leurs logis épargnés, et ils y mourraient de faim plutôt que de se montrer. Les seuls êtres vivants que l'on rencontre sont des groupes de juifs faméliques qui furent pillés, ruinés et battus, qui pillèrent à leur tour, mais trop tard, quand les objets de prix avaient disparu et que les Français, maîtres de Casablanca, avaient résolu d'y établir l'ordre. De-ci, de-là, incorporé à la muraille, un Arabe est accroupi sur le seuil. Il est silencieux et médite, et votre pas qui résonne dans le silence ne trouble pas son rêve.

Tout le long du jour et de la nuit, circulent des patrouilles de matelots ou de tirailleurs. Parfois aussi, vous croisez la corvée des cadavres. Car il y a, en permanence, une corvée de cadavres.

- Eh! les garçons, cria tout à l'heure, sous ma fenêtre, le quartier-maître d'un poste de matelots du *Du Chayla*, un homme de bonne volonté pour la corvée des « machabées » ?

La corvée, c'est une charrette que trois matelots escortent. Ils réquisitionnent en ville les juifs qu'ils rencontrent, les poussent dans les brancards, et, guidant leur troupe, fouillent la ville à la recherche des cadavres... Besogne nécessaire, besogne affreuse. D'infaillibles statisticiens

prétendent fournir le bilan de ces funèbres opérations, et j'admire leur assurance. Nul ne le connaît. On l'ignorera toujours, car la corvée des cadavres ensevelit immédiatement ceux qu'elle ramasse, et ne compte pas. Le chiffre exact, au dire des experts, est compris entre six cents et quinze cents. Voilà tout ce que l'on peut dire. Comme les abeilles cachent leurs morts, Casablanca garde le secret de ses plaies.

Partout, on retrouve, vous poignant la gorge, cette abominable odeur de pourriture humaine dont il m'est impossible de chasser de ma bouche le goût pestilentiel. Sur les pavés durs, on voit, de place en place, la marque pourpre de flaques de sang. On s'est battu partout. On s'est tué partout. On a tué partout. Pour se faire un passage jusqu'au consulat, la compagnie du *Galilée* a tué. Les matelots du *Du Chayla*, les Espagnols de *l'Alvaro de Bazan*, ont tué. Les hommes du *Forbin* sont venus à la rescousse. Les pillards, maîtres de la ville, ont tué, de leur côté, pêle-mêle juifs et arabes, les juifs de préférence... Les troupes d'occupation, débarquant avant-hier et se saisissant de la ville pour y restaurer l'ordre, se sont jetées sur elle, avec un indomptable courage, baïonnette au canon; mais contre des maisons écroulées ou désertes, et dans des rues vides, comment s'employer ? Enfin l'oeuvre de bombardement, poursuivie dans un magnifique besoin de perfection, a crevé des murailles et étendu sa part de cadavres.

Quand ce n'est pas du sang qui rougit les rues, on y foule des papiers dispersés, des étoffes. On y enjambe des caisses éventrées, des serrures, des portes, des cartons, des comptoirs, des tables, des débris de meubles, des fruits écrasés, des flacons, des bouteilles, des morceaux de tapis, des casseroles, des jarres, des paniers, des amas informes de mille objets abandonnés par les pillards surchargés ou jetés par eux à travers portes et fenêtres, dans une fureur de carnage. Les maisons n'ont plus de fenêtres; leurs moucharabiehs sont tordus. On s'est acharné contre leurs escaliers, contre leurs portes. Tout ce qu'il était possible d'y détruire a été détruit, d'en emporter a été pris. Les boutiques ont principalement souffert. De marchandises, plus une trace; les rayons mêmes qui les supportaient ont été arrachés et gisent à terre en morceaux. Les nattes qui en garnissaient le sol, et sur lesquelles s'accroupissait le marchand, ont été dépecées, quand on ne les a pas enlevées.

D'argent, il n'est rien resté. Tous les coffres-forts gisent éventrés en travers des rues, forcés par des instruments certainement puissants. Avez-vous jamais entendu dire que les Marocains de la Chaouïa usent de la pince-monseigneur ou du levier d'acier ? Alors d'où venaient ceux qui, sans nul doute, ont servi à l'ouverture de ces coffres ?

Hélas ! Casablanca, vidée par les Visigoths de la Chaouïa et partiellement occupée par d'insuffisants contingents de matelots, fut dès lors aux mains de ceux qui n'avaient pu la fuir, et, pendant le temps qu'il fallut aux troupes de débarquement pour prendre possession de la ville, la reconnaître, s'y installer, y instituer une police, les juifs s'en donnèrent à coeur joie, aidés de nombreux Espagnols réfugiés à Casablanca, où ils exercent de bas métiers, et dont beaucoup, ayant fui la mère patrie pour des causes qu'il est sans doute préférable de ne point rechercher, ne sont pas de ceux dont l'Espagne peut s'enorgueillir. Puis sont là-dessus arrivés des légionnaires, braves soldats, mais de vertu peu intransigeante, qui ont, selon leur langage, « chapardé », distraction qui vaut à neuf d'entre eux, pris sur le fait, d'être actuellement en instance de conseil de guerre.

Bref le pillage a été total, et il faut prendre ce mot au pied de la lettre. Nous avons sous les yeux l'image exacte d'une de ces villes où venaient de passer les hordes sauvages d'un Attila ou d'un Tamerlan. Rien n'y a manqué, pas même l'incendie. Car tout un quartier de Casablanca environ un cinquième de la ville est brûlé et ne montre plus qu'une longue suite de murs noircis, dont les toits sont effondrés, et qui laissent encore filer entre eux, vers le ciel mat, des spirales de

fumée grise. Ici la dévastation est complète et l'horreur sans trêve, car, sous ces décombres, il y a des cadavres aussi, que l'on n'y est point allé chercher. Mal carbonisés ils achèvent de se corrompre, et l'affreuse odeur qu'ils dégagent, mêlée à celle de l'incendie, est une chose sans nom.

\*  
\* \*

Débarbouillée de ce sang et de tant de souillures, débarrassée des cadavres et des ruines, Casablanca, tu usurpes ton renom tragique. Florence et Vérone sont des cités pathétiques; Constantine est un magnifique décor de guerre et de meurtre Athènes farouche, gracieuse et souple, la luxurieuse et cruelle Byzance, Rome sombre, soufflaient, par toutes les bouches de leurs dieux, l'amour, la domination et la mort; et je vois que Tanger, âpre et tortueuse, pourrait faire un cadre à un fort spectacle de barbarie. Mais toi, Casablanca !... N'est pas digne, qui veut d'une destinée héroïque.

De loin, mince ligne pâle qui borde l'horizon de la terre jaune, tu sembles un vermisseau qui se chaufferait au soleil, et il faut arriver sur toi pour te distinguer enfin. Tu es plate et monotone. Tu t'étales, comme une limande molle, sur un sol sans relief; comme il n'a pas d'inclinaison, les minarets de tes mosquées, les arêtes de tes miradors, les plates-formes de tes terrasses se découpent crûment sur le ciel d'argent, et l'on n'aperçoit de toi qu'une façade en dents de scie. Tu es dénuée de grâce, Casablanca. Tu n'évoques ni la volupté lasse d'une Tunis ou d'une Bône, ni la rude majesté d'un Kairouan. En cet Islam dont tu es la sentinelle avancée, à moins que tu n'en sois l'arrière-garde, tu sembles une étrangère.

J'entends bien ce que tu me répondras : Etrangère, je le suis, et l'avidité des gens de ta race m'a éternellement arrachée à mon destin. Vous n'innovez rien. Aujourd'hui reflète hier. Les Portugais m'ont conquise, m'ont détruite, m'ont reconstruite à leur façon, qui n'est pas celle des peuples dont l'âme m'est familière, et, m'ayant ravi le sol même où je me dressais, non loin de l'actuelle Fedhala, ils m'ont repoussée vers le sud; puis, par un affront trop injuste, ils sont allés jusqu'à m'arracher mon nom, ce nom d'Anfa, doux comme le miel, que l'on ne prononce que comme un soupir, qui me vint de Carthage la Magnifique et dont l'ancienneté plongeait aux temps de la légende, pour y substituer un mot de leur langage. Les murailles qui m'étreignent sont leur ouvrage; si je forme, sur le sol sablonneux, une masse sans dessin et sans pittoresque, ce sont eux qu'il faut en accuser; si les habitations qui me composent sont dénuées de caractère, condamnez le goût de ces gens-là, qui n'ont su ni me renouveler par des combinaisons de lignes harmonieuses et nobles, ni me respecter en me conservant mes traits historiques. Par leur faute je ne suis rien que l'on considère, déjà reniée par les Arabes, qui ne me reconnaissent pas pour leur, et méprisée des hommes du Nord, à qui je ne procure ni les grâces de chez eux ni les visions d'ailleurs. Mon sort est très misérable, et si, pareille aux vieilles femmes édentées des tentes, dont nul ne veut plus, je m'accroupis et me tasse, au point qu'il a pu, de loin, te sembler que je rentrais dans le sol, c'est que je possède la claire conscience de mes tares et que j'en suis indigne et mélancolique.

Eh ! bien soit, Anfa, Dar-el-Beïda, Casablanca, pour te restituer d'un coup la trinité de tes noms historiques. Mettons, afin de te complaire, que ton front blanc et l'éclat de tes beautés aient fait jadis la parure de l'Orient marocain, et que, de ta présente déchéance, les barbares conquérants du Nord aient été les stupides artisans. Quelque chose du moins t'appartient, comme l'odeur de ta chair et la fiente de ton âme, et tu ne le renieras point: c'est la repoussante saleté de

tes rues, l'ignominie de tes bas quartiers, la crasse qui fait à ton passé, à tes murs, au museau de tes habitants, une sordide carapace. Donne aux Portugais leur part, s'il te plaît, mais garde ton bien, Anfa; aux touristes épris de beauté et amoureux de parfums suaves, ce n'est pas ton séjour que nous recommanderons, Dar-e-l-Beïda !

\*  
\* \*

On m'a dit:

- Allez à l'hôtel de France, chez Mme Cavallé. C'est ce qu'il y a de mieux ici.

A travers les rues sanglantes et désertes, où l'on ne rencontre que des tirailleurs et des matelots, bandés de cuir, le fusil à l'épaule, et qui se hâtent pour transmettre des ordres, l'interprète du consulat, M. Zagury, un homme brave qui, durant tous ces jours, a fait son devoir courageusement et risqué sa vie sans fracas, veut bien me diriger jusqu'à la maison de Mme Cavallé.

Dans un enfoncement de la rue, il me désigne une porte brisée, au bas d'un étroit escalier de marbre, où s'étaient de larges gouttes de sang desséchées: cela commence bien. Nous montons un étage

- Voici, fait M. Zagury, un hôte que le consul vous recommande.

Une petite femme dodue, qui a la figure ronde, le teint blanc, les yeux pétillants et vifs, le verbe sonore, agressif et déplaisant, et qui ne s'est pas dérangée de l'escabeau où elle est affalée, s'esclaffe en faisant de grands gestes, avec un entrain désespéré:

- Mais où voulez-vous que je vous mette, mon pauvre monsieur ! Mes lits sont brisés, mes matelas crevés, mes armoires emportées ou démolies. Je n'ai plus de draps, je n'ai pas une seule serviette, pas un oreiller, pas un couteau, pas une assiette, pas une bouteille. Rien, rien, rien.

Je dis:

- Voyons! il faut bien que je me couche quelque part. Trouvez-moi un coin.

- Cherchez vous-même. Regardez.

Je regarde.

Des portes défoncées, des fenêtres sans vitres; tout ce qu'il reste de meubles, armoires, commodes, chaises, brisé, en trop mauvais état pour avoir tenté la convoitise de ces messieurs de la Chaouïa. Sur les carreaux du sol, des débris de bois, de linge, de vaisselle; du sang. Aux murs, dans l'escalier, dans les chambres, partout, des traces de balles.

Je m'apprête à monter au second étage. J'ai un haut-le-cœur et j'hésite un instant. Par l'escalier de marbre, a coulé une rivière de sang. Oui, une rivière. Le sang, de degré en degré, s'est formé en nappe, a dégoutté, et tout cela s'est finalement coagulé. Ainsi du haut en bas. Et il faut marcher là dedans. Là haut, même spectacle. Les petits trous ronds des balles dans les vitres. Des doigts écartés qui se sont posés sur les murs de chaux et y ont laissé leur silhouette écarlate. Dans les chambres, des balles encore, des étuis de cartouches roulés à terre, et du sang. Quel drame mycénien s'est joué dans cette maison ? Quelles fureurs s'y sont déchaînées ? Quelle orgie de violence ? Je me suis renseigné, et voici l'histoire.

La maison est d'abord, pillée, saccagée par les Mediouna. C'est le rite du début. Puis, durant les deux jours de siège, quelques coups de feu ayant été ensuite tirés du haut de sa terrasse, sur le

consulat d'Espagne, qui y touche presque, le consul, bien qu'il ait à sa disposition des matelots du navire espagnol *Alvaro de Bazan*, demande au commandant Mangin, qui dirige la défense, de faire fouiller et vider la maison. Le lieutenant de vaisseau Dupetit-Thouars y envoie des matelots du *Du Chayla*, auxquels se joint, par plaisir, le chanteur guerrier Mercié, ce jeune Français de Casablanca dont la bravoure émerveilla la colonie. Ceci se passait le 6 août, dans l'intervalle qui sépara le débarquement du *Galilée* de l'arrivée du général Drude. Il y avait, en effet, des Arabes dans la maison : des hommes, des femmes, des enfants, les uns avec des fusils, qui faisaient bêtement le coup de feu, les autres, qui avaient, eux aussi, été pillés, et qui, chassés par la peur de leurs lointains quartiers, se rapprochaient du centre, où candidement ils espéraient plus de sécurité.

Voilà les matelots et le chanteur là-dedans. L'escalier est étroit. Deux hommes suffisent pour le bloquer. Les fenêtres sont hautes. Impossible de se sauver. Les Arabes se réfugient à l'étage supérieur, dans une sorte de patio. Nos hommes les y pourchassent. L'un de ceux-ci reçoit au front une balle marocaine. Alors les autres hurlent qu'ils vont le venger. Ils le vengent. Et c'est leur vengeance qui s'égoutte tout le long de l'escalier de marbre.

La ronde Mme Cavallé contemple ce désastre sans larmes ni geignements. Au contraire, elle en parle avec une sorte de bonne humeur brave. Il y a de l'énergie en cette femme remuante, et, dans l'énormité de cette dévastation, elle découvre des motifs de s'émerveiller. Elle, durant ces prodiges, était réfugiée au consulat de France. Elle raconte drôlement son aventure, de sa voix aigre, avec un fort accent ardennais :

- Après l'assassinat des ouvriers, le consul me dit: « Madame Cavallé, on va vous assassiner ; allez vite sur le bateau anglais. » J'y vais, sans prendre le temps de me changer. Voilà que, trois jours après, le consul vient nous dire: « Ça va bien maintenant. Vous pouvez descendre. - Bien vrai ? - Oui, oui, madame Cavallé, il n'y a plus de danger. » Me voilà à terre. J'arrive ici. Je me débarbouille. Je me couche. C'était bon de se coucher dans un lit; il y avait quatre jours que ça ne m'était arrivé ! A minuit on tambourine : Merle avec un autre, qui me crie: « Vite, vite, madame Cavallé, Venez au consulat tout de suite. - Mais qu'est-ce qu'il y a ? - C'est l'ordre du consul. Venez au consulat avec votre petit garçon. Dépêchez-vous. Venez-y comme vous êtes. - Je ne vais pas y aller en camisole, voyons ! - Ça ne fait rien. Il faut que vous y soyez dans cinq minutes. » Et le docteur me laisse ahurie, pour courir dans une autre maison. Je passe tout de même une jupe, je vais au consulat. Et quand je suis revenue ici, trois jours plus tard, voilà ce que j'y ai trouvé ! Ah! bien, vrai, quel ouvrage !

Evidemment, c'est trop de sang pour moi et je ne puis loger ici. M Zagury me conduit à l'hôtel de Mme David. Elle n'a pas été, elle, systématiquement pillée, parce qu'elle est voisine du consulat de France, qui protégeait sa maison. Mais les charpardeurs ont visité tout de même son logis. Il a ceci de particulier que les cabinets d'aisances y donnent directement sur la salle à manger, d'où ils reçoivent le jour et l'air, par le moyen d'une imposte vitrée; le tout-à-l'égout étant inconnu à Casablanca, ils rendent en échange des parfums suaves, et ainsi les hôtes des deux pièces ne se doivent rien mutuellement. Chez Mme David, il reste un drap, qu'on me donne. Mais il n'y a pas de serviettes ni de pain. Deux sous de pommes de terre se vendent un douro (cinq francs). Le vin coûte le prix du mercure. L'eau minérale est introuvable. J'arrive tout de même à dîner, sans pain, sans serviette, sans eau, sans viande, d'un plat de macaroni plus précieux que des chaînes d'or, et d'un ragoût de pommes de terre que je fends avec respect, comme si, avec l'agrément des dieux, je coupais, d'un couteau magique, des perles d'Orient...

Samedi 10 août.

Dans cette ville vouée à la Mort, et qui, sous le soleil impassible, silencieuse et funèbre, montre ses plaies prodigieuses, deux seuls points où palpète la vie : le consulat de France et le consulat d'Espagne. Le premier est en outre un centre nerveux. Il agit et réagit. Il abrite le pouvoir exécutif. Sur les cadavres, dans l'effroi et dans le sang, il essaye d'installer de l'ordre, de la sécurité, de la paix, de l'humanité. Base fragile.

Le consulat d'Espagne est une maison sans style, qu'on découvre au fond d'une sorte de cour étroite et longue, où l'on entre comme dans un goulot de bouteille, par une fente qui s'ouvre sur une petite rue, entre deux maisons. Du matin au soir, et aussi une partie de la nuit, c'est là dedans un grouillement de misère. Il y a à gauche un barbier qui, pour l'instant, ne tient comptoir que de propos. Sa boutique ne désemplit pas. En face et dans la cour, deux bancs verts de jardin, des chaises sont disposés devant le local d'un cercle.

Des loques, quelques vestons s'y groupent. Les gens qui les habitent devisent, sifflotent doucement. Que font-ils ? Ils sont là. Ils gênent le passage, encombrent le vestibule du consulat, s'asseyent sur les marches et au bas des murs : ils sont là. Quelques femmes se mêlent aux hommes, et il en est peu qui soient seules : la plupart traînent dans leurs jupes ou au bout de leurs stériles mamelles une marmaille. Le secret de ces gens-là est qu'ils ont faim. Ne leur offrez pas d'argent; qu'en feraient-ils ? Les épiceries, comme toutes les boutiques, sont pillées, et il n'y a plus ni boulanger pour allumer un four, ni froment pour faire de la farine. Ils demandent du pain cependant. Leur consul, qui se prodigue et ne peut que gémir avec eux, n'en a pas; nul n'en a. N'importe ! Ils viennent là, s'agrippent à ce logis qui est leur maison, s'y agglutinent en grappes, se collent à ses murailles, comme si pour eux un chemin allait s'y ouvrir soudain vers les palais merveilleux de la chimère, du diamant et de la charcuterie. Ils attendent le miracle; ils l'attendent du dieu terrestre, qui est présentement leur consul; en eux, le besoin et le désespoir dressent incessamment à leur crédulité des autels nouveaux.

Moins de résignation, moins de fatalisme, plus d'action et de fermeté à la maison de France. On y élabore de la volonté. Comme dans la cité antique, la chose publique s'y débat sur l'agora. C'est en plein air que se tiennent les conférences, que les décisions sont prises et transmises. Dans un coin du jardin, contre un mur, une vaste table de bois noir est celle des grands conseils. C'est autour d'elle que l'on voit, certains matins, se chuchoter à l'oreille, les coudes à ses bords, le consul, le général et l'amiral triumvirs.

Une maison carrée à un étage, un jardin qui la précède et l'enveloppe en partie, c'est le consulat. Mais, pour l'instant, le jardin est tout ce que l'on en peut utiliser. L'habitation est bouleversée. Depuis quatre jours, le rez-de-chaussée est transformé en ambulance. On y a coupé le bras d'un matelot, enterré par là, quelque part, au pied d'un arbre, on y a bandé des membres et fait couler des plaies.

Aujourd'hui même, le major, M. Poulain, transporte son hôpital ailleurs, dans la maison d'un ancien caïd, et voici, sur des brancards, des blessés que l'on y dirige.

Mais quel désordre et quelles odeurs !... Les meubles ? Où sont les meubles ? Poussés ici, jetés là, envoyés à la volée au fond du jardin, dans la hâte de faire de la place. Car, avant que d'être ambulance, le consulat fut un refuge. Avant de recevoir des blessés, il a abrité de pauvres êtres affolés, qui appréhendaient la mort et à qui le trouble de l'heure montra des images de massacre. L'émotion ne se mesure pas toujours, ne se mesure jamais à la réalité de ses causes: celle qu'ils éprouvèrent fut immense. C'est ici que, pendant cinq jours, ils ont vécu, que, pendant

cinq nuits, ils se sont allongés. Les chirurgiens sont venus ensuite. Derrière eux, ils laissent des linges sanglants, des bandes corrompues, des traces de giclement de sang, une affreuse odeur de phénol et d'iodoforme.

Toute cette maison a été pillée, pillée par des mains fraternelles, comme si une bande de Mediouna y avait passé. Pour mettre dans la terre, à quelques pas d'ici, un des pauvres matelots du *Du Chayla*, on a pris chez le consul un tapis, un beau tapis de Perse, tissé jadis par des doigts industriels et lents, sans réfléchir que la perte de ce riche tapis n'ajouterait rien au deuil et ne compenserait pas la peine d'une pauvre maman gémissante.

Je n'oublierai jamais mon entrée atterrée dans cette cour du consulat. C'était hier; j'arrivais tout droit de la Marine. Il fallait deviner que cette cour avait été un jardin; des plantes, du géranium, du lierre, en tapissent les murs; des arbres s'y dressent, palmiers, bananiers, acacias, caroubiers, poivriers, camélias, etc... Mais du sol, comment deviner s'il a reçu jadis des parterres ou des plates-bandes ? Imaginez un fouillis innommable et incohérent: des couvertures, des matelas, des tapis, jetés pêle-mêle de tous les côtés, maculés de sang. Du sang partout, dans la terre grenat et sur les troncs des arbres. Un piano, une table de salon, un fauteuil tapissé de toile imprimée, des brancards d'infirmerie, souillés de sang, eux aussi, une lourde porte sanglante ayant servi à transporter des blessés, et dont les ferrures sont à demi arrachées, etc... Dans un coin, en plein air, à l'ombre du mur, sur un lit improvisé, un indigène blessé geint, frissonne et appelle: personne n'entend. De toutes parts, ce sont des caisses défoncées, du linge, des meubles un tonneau, une malle, une poêle à frire, que sais-je encore, tout le tohu-bohu d'un siège, d'une invasion, d'un pillage, d'un incendie, de quelque cataclysme splendide et effarant. Cependant, à l'écart, une escouade de placides tirailleurs, accroupis, chéchia en tête, soufflent sans hâte sur le feu de leur cuisine.

Mais dans un angle, contre le mur, cinq renflements gonflent le sol. Deux croix de bois blanc, un drapeau tricolore fiché en terre les surmontent. Des rameaux cassés leur font une bordure. Qu'est-ce ? Le consul fit un geste accablé :

- Nos morts : les trois ouvriers du port massacrés le 30 juillet, et les deux matelots du *Du Chayla* tués depuis. Ils sont là provisoirement. Nous les enterrerons plus tard.

Ils dorment là, les cinq innocents, tristes et humbles victimes de combinaisons qui leur échappèrent, martyrs d'un devoir sans lustre, et les piétinements pressés qui, tout autour d'eux, ébranlent le sol, ne les réveilleront pas.

\*

\* \*

Des militaires, des marins, des arabes, des juifs, des civils : c'est, du matin au soir, en ce jardin, un va-et-vient sans répit. On s'interpelle, on se bouscule, des confidences s'échangent, des controverses s'établissent. Palais du gouvernement, palais de justice, commandement militaire, mairie, poste de police, agence de renseignements, bureau des postes et télégraphes, sous ces palmiers, ces bananiers et ces poivriers, voilà ce qu'en vérité l'on peut voir durant ces jours, car on y gouverne, on y décide, on y juge, on y instruit, on y inculpe, on y administre, on y reçoit des lettres qui partiront Dieu sait quand, on y vend des timbres...

Casablanca a déjà son autocrate, le commandant Mangin, équitable et bienveillant potentat, qui, commandant de la ville, centralise en sa personne les pouvoirs municipaux, judiciaires et

militaires. Officier jeune et intelligent, familier de l'âme arabe, lui parlant sa langue, il arrive d'Algérie, et, désigné pour organiser la police à Tanger, où il se trouvait déjà, il a été envoyé ici à la première annonce des troubles, afin de mettre un peu d'ordre en cette ville. Je m'émerveille de son activité, de sa lucidité, de la précision et de la méthode avec lesquelles il se gouverne, du sens exact qu'il a de la nécessité de traiter les indigènes avec une stricte justice et de contraindre le corps expéditionnaire, où se découvrent certains éléments douteux, à une inattaquable probité.

De temps en temps, un tirailleur survient, poussant devant lui une loque humaine, un marocain sordide ou un juif, enveloppé, pour tout costume, d'un sac de toile d'emballage. Le misérable a des yeux épouvantés, un regard apeuré de bête anxieuse, qui se coule de côté, une façon peureuse de s'incliner tout de suite très bas devant qui le dévisage et de lui envoyer des baisers supplicateurs, l'effacement d'épaules des êtres battus, et il porte à la main un bâton où flotte quelque chose qu'il croit blanc et qui fut son sauf-conduit à travers les lignes.

Victime, transfuge ou espion, il vient de l'intérieur et sera interrogé. Le tirailleur dit un mot au commandant Mangin, qui indique à l'homme un coin. L'homme s'y rend, s'assied sur le sol, les jambes croisées. Il attend son tour. Si son tour ne vient que dans trois heures, pendant trois heures il restera là, sans lâcher le bâton qui est son talisman, sans proférer un son, sans autre geste qu'un doux mouvement de la main pour chasser sur son visage les mouches.

Un peu plus loin, un groupe. Plusieurs indigènes sont assis. Un des diables porte le pavillon des parlementaires. Devant eux, un officier, accroupi, lui aussi, et assis sur ses talons, leur parle confidentiellement. Il semble les interroger et noter des réponses sur un carnet. Parfois les témoins ne sont pas d'accord. Alors des cris éclatent, des gorges rauques précipitent des sons insaisissables sur le mode furieux, des gestes fendent l'air, le visage, tout à l'heure immobile, de ces êtres se crispe pour la menace et l'invective.

Mais le capitaine Huot, de sa main nonchalante et molle, fait un geste, le répète s'il le faut, et, d'un coup, tombe la bourrasque. Il est charmant, le capitaine Huot. Ironique et fin, volontiers silencieux, chef du service des renseignements et, comme tel, attaché à l'état major du général Drude, dénué de toute raideur et de toute morgue, il accomplit en conscience une tâche utile, et, quoique dévoué à son état, il en parle cependant en philosophe que n'aveuglent pas les prestiges d'une éphémère et fragile autorité. Dans la petite armée de Casablanca, il est l'homme politique et le diplomate de l'état-major, je veux dire que son rôle est de se renseigner non seulement sur l'importance des tribus et leur capacité guerrière, mais sur leurs dispositions, sur leurs rivalités, sur leurs querelles et, au besoin, de faire dire à propos les mots qui les pourront diviser.

Allant et venant, le consul est partout à la fois. M. Malpertuy est un marseillais actif et remuant, autoritaire, énergique. Mince et sec, avec un visage anguleux, des yeux vifs, des lèvres serrées, un menton rude, il ne cesse pas de se montrer en action, et le geste chez lui accompagne toujours le regard, s'il ne le précède. Dans le désarroi de la première heure, tous ces nouveaux venus sont heureux de le rencontrer ici, qui les renseigne. Il est un praticien du Maroc déjà ancien. Depuis quatorze années il y réside; doyen du corps consulaire, il a neuf ans de Casablanca. Le drame qui nous a amenés ici s'est noué alors qu'il soignait en France sa santé éprouvée par le climat humide et déprimant de cette côte, et il n'est revenu à son poste que mercredi, avec l'escadre qui amenait en même temps les troupes.

Il montre une activité exemplaire. Son rôle, dans les conjonctures où nous sommes, n'est pas négligeable, puisque, en face des pouvoirs militaires, il représente l'autorité civile et incarne la République; mais il ne faut pas redouter qu'il oublie ou néglige les devoirs que le destin lui a conférés, car il est homme de conscience. Il est aussi de l'école de ceux qui ne conçoivent la

représentation moderne de l'Etat que sous la forme d'un sphinx, et, désormais, tout, au consulat de France de Casablanca, sera mystère, jusqu'à la couleur du temps. M. Malpertuy est homme d'ordre, et, dans les malheurs publics, fait une part à sa déconvenue personnelle. Il s'attriste sur sa maison ravagée, sur ses meubles dispersés et brisés, sur son piano inutilement traîné à travers le jardin pour fournir la pièce de résistance d'une barricade que l'affolement s'obstina à ériger contre la porte. Il n'a pas un bureau où écrire, pas une chaise où s'asseoir. Il se tient sous les arbres, comme Socrate ou saint Louis. Toutes ses archives sont dans ses poches. Par bonheur, il a trouvé un asile chez l'obligeant docteur Merle. C'est chez cet homme aimable et brave qu'il réside provisoirement, et, comme je lui communique mon désir d'avoir avec lui un entretien, il me dit:

- Eh! bien, allons chez le docteur !

## II

### 11-13 AOUT

Si bou Bekr, ancien Pacha et chef de la corvée des cadavres, est arrêté. - La dévastation de la ville. - Le camp au repos. - Les maisons de roseaux. - Le subtil tirailleur et l'ingénieur légionnaire se révèlent architectes. - L' « art » sous la tente. - Un mot du général sur la stratégie des Marocains. - Obsèques de nos cinq morts. - Jacob et Salomon, pillards, vont être fusillés. - La femme grosse et le Christ noir. - Une famille qui se retrouve. - Le chanteur Mercié, héros. - Au bord d'un charnier, sous le soleil et dans la pestilence.

Dimanche 11 août.

Dans la matinée, on arrête le caïd de Casablanca, Si bou Bekr. Ce pacha, désormais sans queues, était devenu un personnage assez comique. Le capitaine Huot lui soutirait des renseignements, qu'il donnait bon gré mal gré, et, comme il demeurait, pour les rares Arabes restés en ville, le caïd, son autorité permettait au capitaine, depuis trois jours, de recruter les corvées de cadavres et de voirie.

On rencontrait le vieil homme, assis sur sa mule trottinante, débonnaire maintenant et docile, guidant en personne le travail des indigènes; sa belle barbe grise ondulait sur la soie de sa gandourah, et il souriait gentiment, avec de gracieux saluts, au Français qui passait devant lui.

Car il se faisait modeste et doux, et si bénin, le bon apôtre ! Le coup était manqué, et il ne pensait plus qu'à se donner pour un Pacha bien sage, bien obéissant, bien réservé, bien rangé. dans l'espoir que l'on oublierait les perfidies de cet autre pacha auquel il ne songeait que dans l'épouvante. En pareille occurrence, son peuple a pour le vaincu des méthodes raffinées et certaines: si ces Français avaient l'idée de lui emprunter de telles façons ?...

Cependant trois jours avaient passé, et le bon pacha reprenait confiance. On discernait le retour de son assurance à ce que déjà il saluait dans la rue les Européens avec moins d'empressement. Mais, ce matin, le capitaine Huot, en ayant reçu l'ordre, est allé lui dire:

- On t'attend au consulat. Viens-y avec moi.

Si bou Bekr, sans défiance, est allé au consulat, car on l'y appelait ainsi presque chaque jour. Mais cette fois il y apprit qu'il était prisonnier et serait transféré à bord de la *Gloire*, en attendant mieux. Il a courbé la tête et gardé le silence. Il n'est pas curieux, et ne pose pas de questions. Peut-être s'est-il dit, dans sa cervelle de Marocain, que, pour des gens qui se piquent de civilisation et de politesse, cette façon d'arrêter les gens, au traquenard, est d'une sommaire élégance. Si bou Bekr est un personnage de marque, qui méritait les formes usuelles, l'arrestation sans feinte, le piquet de soldats. Mais quoi ! depuis deux jours, combien de fois ai-je entendu ce mot révélateur « Il n'y a pas à se gêner pour eux » ! Soit. Mais si l'on se gênait un peu pour soi-même ?

\*

\* \*

Dans la ville dans ce qui fut une ville où me pousse chaque jour cette soif de tragique qui, pareille à celle des ivrognes, s'avive d'être satisfaite, quel silence, quel froid ! Toute l'horreur, tout

le crime, toute la tristesse dont l'humanité est capable, je les aspire par les narines; je les possède par les yeux, je m'en imprègne par toutes les cellules sensibles de ma chair.

L'incendie, à lui seul, le meurtre, tout le reste, cela n'est rien. La grandeur de cette tragédie est dans sa perfection. Entre ces murs noircis, tièdes encore, je sais que des êtres vécurent, que l'on les en arracha par la violence, qu'ils furent frappés, terrassés, que les femmes, les vierges, des petits aussi, y subirent les plus sombres douleurs, les pires affronts. Ces maisons épargnées par le feu, je sais, je vois qu'elles furent saccagées et pillées, et que plus rien n'y subsiste qui ait la forme d'un objet connu. Je sais que leurs habitants, en premier lieu dénudés, furent emmenés dans les tribus où le riche Arabe, compagnon de chaîne du portefaix de la Marine, est, de tente en tente, offert en esclavage. La terre n'a pas bu tout le sang qu'on lui a versé, et, sur les débris du pillage, on distingue des traces écarlates encore. Si actives que soient, depuis quatre jours, les corvées de cadavres, elles n'ont pas tout vu, et, de temps en temps, une odeur plus forte, un vol de mouches plus nombreux révèlent au promeneur qu'il va rencontrer une chair en train de pourrir.

On a vu se rompre des digues, et des villes entières dévastées par l'eau dominatrice. On montre à Vérone, le long des maisons ou contre les murs de certaines églises, des traits qui indiquent à quelle hauteur s'éleva une fameuse inondation. Qu'est cela ?... Ici, c'est un torrent humain qui s'est jeté sur la ville, avec la cruauté consciente, toute la rapacité, la pleine science du mal qui peuvent mouvoir les hommes. Et cela même ne fut pas tout. Ces poursuites passionnées, ces cris de souffrance, de joie ou de victoire, ces râles et ces triomphes, un terrible concert les rythmait, celui des canons du *Galilée* et du *Du Chayla*, qui, parachevant le tragique, confondaient, sur la route de leurs obus, avec l'impassible rigueur des forces naturelles, les sauvages et les victimes.

Aujourd'hui, le torrent est passé et, dans la pesante paix d'un cimetière, tout se tait. Mais ce silence si lourd, cette solitude désolée où rôdent un chat, un chien, où fermente le cadavre d'un cheval ou d'un homme, et qu'emplit l'imagination, sont riches de pathétique. Devant les pas, ne s'y lèvent que des visions d'épouvante. La photographie pourra montrer des rues vides et des maisons en ruines. La photographie en couleurs y ajouterait de la vérité. Mais ce que le passant rencontre ici et que n'enregistre pas la plaque sensible, ce sont des farfadets qui dansent sur les cendres, et l'âme diabolique et empestée de la Mort qui le frôle de son aile...

Lundi 12 août.

Le général Drude a établi son camp, ou plutôt ses camps, car il en a trois, au midi de Casablanca, à quatre cents mètres des murs. On s'y rend par la porte Bab-es-Souk, après avoir traversé une partie du Mellah incendié. Ce Bab-es-Souk était naguère, me dit-on, le lieu le plus animé de la ville. Souk veut dire marché, et Bab signifie porte. C'est donc ici que se tenait en permanence le marché de Casablanca, et que, deux fois par semaine, y avait ses assises une vaste foire qui attirait toute la Chaouïa. Des boutiques minuscules se dressaient tout autour de la place, où des personnages bibliques attendaient, les jambes croisées, la clientèle. Le conteur d'histoires était de la partie, poursuivant, d'une voix chantante, de fabuleux récits qui n'ont pas de fin, accroupi au milieu d'un cercle d'écouteurs avides. Le nègre qui danse jusqu'à l'ivresse et l'épuisement, cet autre qui, seul, lutte au bâton contre deux adversaires réunis, ne manquaient pas à ce congrès. Le charmeur de serpents, l'oculiste, le perruquier, le savetier, l'écrivain, et jusqu'à un tenancier de mont-de-piété, y avaient leurs places. Enfin, c'était charmant. Il n'y a plus là aujourd'hui qu'une sentinelle, dont les pieds enfoncent dans la poussière rouge.

Au camp, j'admire l'ingéniosité de nos troupiers. Le colonial est un incomparable improvisateur. Par l'adresse de son esprit et l'habileté de ses mains, par l'expérience, par un art d'adaptation qui lui est propre, et en somme par le jeu de facultés intellectuelles, il en est arrivé, lui, après de longues étapes de civilisation, au point où l'instinct a mis des animaux élémentaires. Ce déraciné n'est nulle part dépaysé. Il s'est fait une patrie de l'univers. Aucun lieu du monde ne surprend son invention, car le monde préexiste en lui. Il porte en soi toutes les possibilités d'existence. Il est l'image contemporaine de ces grands condottiere qui portaient pour la conquête des Indes du même pied dont on va délimiter un champ.

Pour se construire sa maison, il sait tirer parti de toutes choses, et ce camp est en vérité un lieu très engageant. A la réflexion seulement, on observe que ces pauvres soldats couchent sur la terre, étendus sur leur couverture et, par occasion, sur une natte dont il est préférable de ne pas rechercher le lieu d'origine, que dure est la terre, pernicieuse l'humidité des nuits, que ce repos enfin est précaire après la fatigue de journées de marches et de travaux sous les flammes du soleil. Sur leur lit de camp, la plupart des officiers dorment tout habillés, et il ne faut pas non plus beaucoup d'imagination pour leur souhaiter plus de confort.

Depuis cinq jours, nos hommes sont installés ici, et leur établissement y a pourtant un aspect ancien et définitif. On y sent des habitudes déjà prises, une accommodation immédiate. Sous les longues tentes, ouvertes du côté de l'ombre, où les paquetages bien ordonnés forment la ligne des oreillers, certains sont étendus pour la sieste. D'autres nettoient leurs armes. Celui-ci, lourdement appuyé sur son genou et le cou incliné, écrit une lettre pénible, du bout d'un crayon qui ne marque pas assez à son gré. Celui-là, assis à l'arabe, roule une cigarette, ou, fumant une pipe, gravement médite. Il y en a qui soignent des chevaux. Il y en a qui épluchent des pommes de terre. Il y en a qui ne font rien que raconter à pleine voix, en riant très fort, des grosses histoires. A la limite du camp, sur la ligne où sont établies les cuisines, des hommes aux faces noires et aux mains grasses soufflent sur des feux paresseux tout le vent de leurs joues. Et, plus loin, de braves tirailleurs, étendus en cercle pour jouer au loto, penchent sur les numéros de leurs cartons des faces enfantines.

Ce n'est pas une impression guerrière que l'on éprouve d'abord à errer entre ces tentes, ces faisceaux de fusils, ces chevaux. Parmi tout ce va-et-vient paisible, dans cette multitude ordonnée et tranquille, sur tous ces visages d'hommes qui s'ignoraient hier et que le destin du jour fait désormais frères d'armes et de périls, ce qui se dégage incontinent et vous enveloppe, c'est je ne sais quel air de santé et de bonne humeur. C'est aussi de la sécurité. Pourtant, il n'est pas de jour où, sur quelque point, ils ne soient engagés, et, à cette heure même, tonne le canon de la *Gloire*. Et ils savent que, d'instant en d'instant, peut retentir le signal de la prise d'armes qui les enverra là-bas, à la crête, sous les balles marocaines. Mais quoi, ces troupes sont des troupes de combat. Ce qu'elles appréhendent le plus, ce que redoutent pour elles leurs officiers, c'est l'ennui. En campagne, on ne s'ennuie pas, et, bien protégées par les profondes tranchées creusées dès le premier jour, couvertes par l'artillerie, impatientes de combattre, elles ne craignent rien, sinon de ne pas goûter assez tôt du Marocain.

L'une des grâces de ce camp, et qui ajoute à son pittoresque, ce sont ses maisons de roseaux, et c'est en elles que se montre toute l'ingéniosité du soldat colonial. En un tour de main, il a élevé, de place en place, une multitude de ces habitations, qui ont des murs, un toit, et sont hautes et spacieuses. Mais ce toit et ces murs sont faits de longs roseaux assemblés et liés, et, en arrêtant les rayons du soleil, ils laissent circuler l'air. Lieux de retraite, de repos, de lecture ou d'écriture en vérité charmants, et presque frais dans les chaudes journées où nous vivons.

Le plus ingénieux dans cet art d'appropriation, c'est, sans nul doute, le légionnaire. Il y

dépense une subtilité d'invention que n'atteint pas le bon tirailleur, plus paresseux ou plus lourd. Il y a, vers l'extrémité sud, un camp de légionnaires qui est un chef-d'oeuvre du genre. Pour leurs officiers et pour eux-mêmes, ils ont élevé de véritables constructions. Il y aurait à classer et à codifier leurs trouvailles et à écrire un traité d'architecture militaire de campagne. Il y a des salles à manger, des salons de repos, des salles de lecture. Certaines cuisines sont installées avec un luxe qui inspire le respect. Comme un charnier, où l'on avait enfoui des cadavres, s'est trouvé, sans que l'on y prenne garde, englobé dans les limites du camp, et que l'âme des morts y voletait en odeur fâcheuse, ils ont apporté de la terre destinée à exhausser le sol, y ont planté des fleurs, puis, avec des cailloux polis et alignés, dessiné de belles figures géométriques et même des inscriptions héroïques. Et, au-dessus du charnier, ils possèdent maintenant un gracieux parterre, plus tendrement soigné, croyez-m'en, que ne furent jamais ceux même du parc Monceau.

Pourtant, en dépit de ces beaux efforts d'imagination, ce légionnaire m'intéresse davantage encore dans l'arrangement de son logis personnel. Une tente de soldats, ce n'est un abri ni bien vaste ni bien confortable: une toile tendue sur des piquets, qui ferme mal et protège un certain nombre d'hommes allongés côte à côte. A leur tête est leur paquetage, et ces paquetages forment, au fond de la tente, la ligne des garde-robes. Ce simple et primitif abri, ils ont entrepris cependant de le meubler et de lui donner un aspect de confort. A leurs pieds, ils ont élevé des penderies destinées aux cuirs. Certains, fichant en terre des branches en fourches, en ont fait des supports pour les fusils. Sur le sol, ils ont étendu des nattes et répandu de la paille. Par escouades ou par sections, ils ont disposé, autour de leurs tentes, des clôtures de bambou qui leur font un intérieur, un « chez soi », où ne manquent qu'une porte et un verrou. Enfin, comme je pénètre dans quelques-uns de ces logis improvisés, que leurs propriétaires montrent avec une vanité joyeuse, je vois que l'on y a même songé à la décoration murale et que « l'art » y a sa place. N'exagérons rien. L'art, c'est principalement la découpe de quelque journal illustré, et les bergeries ne sont pas ici, je le constate, les sujets préférés.

- J'ai là, à la tête de mon lit, me crie un légionnaire à face ronde, le portrait de ma promise. Voyez plutôt.

Il détache une illustration, et j'aperçois, dans quelque scène d'orgie de la légende de Sardanapale ou de Nabuchodonosor, un beau corps de femme étendu, les cheveux dénoués, parmi les coupes vides et les flacons renversés. Alors le légionnaire rit grassement. Mais à côté du portrait de la promise, il y a, piquée au paquetage voisin, une image de la Vierge; puis, parmi d'autres illustrations, des photographies de vieilles ou de jeunes femmes, qui sont des mamans ou des amoureuses. Et, de même que leurs propriétaires, toutes ces images réunies semblent, ma foi, faire assez bon ménage...

\*

\* \*

Comme le général avait affaire à Casablanca, j'ai quitté le camp avec lui et le lieutenant de vaisseau Le Vay. Il nous dit, ce jour-là, un mot qui me frappa. C'est la première fois qu'il rencontrait au combat des Marocains, et je lui demandais, à lui qui connut les Dahoméens, les Tonkinois, les Chinois, quelle opinion il se faisait de ces nouveaux adversaires. Alors, après avoir vanté leur bravoure, leur mobilité, leur souplesse, il me dit, faisant allusion à l'affaire du 10 :

- C'est très curieux. Il y a un axiome de tactique qui revenait souvent dans la bouche d'un de nos professeurs à l'Ecole de guerre ; c'est celui-ci : « Fixer l'ennemi et le manoeuvrer ». Eh bien ! les Marocains, qui n'ont jamais étudié la tactique, ont trouvé d'emblée cette vérité, et c'est bien le principe qui les a dirigés avant-hier.

J'ai retenu cette judicieuse observation. La tactique, dont on fait une science, ne serait-elle autre chose qu'une application du bon sens ? Et ne suffirait-il, pour y briller, que d'une intelligence ordonnée et prompte et d'un certain instinct analogue à l'instinct artistique ? Je l'ai toujours pensé, et la constatation du général est un argument de prix.

\*

\* \*

Nos cinq morts sont maintenant dans la terre, et je reviens du cimetière catholique où des juifs hurlants ont, tout à l'heure, aligné leurs cinq cadavres au fond d'un grand trou. Les juifs ont ici, en quelque sorte, le monopole des inhumations, car les Marocains se croiraient damnés s'ils touchaient à la dépouille d'un roumi : ce serait fort bien, si les vociférations et la dispute n'étaient, pour le juif, l'accompagnement nécessaire de toute besogne.

Le temps pressait, car, sous l'action de la chaleur, l'odeur de la décomposition commençait, dans le jardin du consulat, à percer les cercueils trop frêles et les terres trop minces. Conduite par le vice-consul, M. Maigret, remplaçant M. Malpertuy, depuis hier à Tanger et de qui l'on ne pouvait attendre le retour, et par le général Drude, la cérémonie fut très simple. Suivaient le personnel du consulat, des officiers, la colonie française. Comme le corps consulaire n'avait été ni convié ni officiellement avisé, le consul d'Espagne était absent, mais le consul d'Angleterre était là.

Un prêtre espagnol fit la levée des corps. Trois chariots reçurent les cinq cercueils, qu'il fallut superposer deux à deux et soutenir, afin qu'ils ne risquassent point de glisser et de s'écraser dans les chaos de la route, et l'on se mit en marche, une compagnie rendant les honneurs. De temps en temps, il fallait intervenir pour apaiser la permanente fureur des juifs, qui s'invectivaient. Le vent du cortège était irrespirable, et nous, derrière, nous nous bouchions le nez.

Au cimetière, les prières à peine dites par l'Espagnol en lunettes d'or, dont une cordelière serre, sur sa robe, le gros ventre, les juifs, comme des singes, sautent dans la fosse, les pieds sur les bières, et, toujours écumant et grinçant, commencent de les recouvrir. La terre et les pierres, tombant sur le zinc ou le bois, y font un bruit sinistre. A grand'peine, on obtient un répit des fossoyeurs trop pressés. M. Maigret prononce quelques mots. Un contremaître lit un discours. Nous regagnons la ville à sept heures du soir, quand le soleil s'incline derrière Sidi bel Yout. C'est tout. Nulle cérémonie plus sommaire que ne fut celle-ci. La guerre, qui n'a d'autre tâche que d'aligner des cadavres, n'a plus de soins pour eux, quand sa diabolique besogne est achevée. Et puis ne pensez-vous pas qu'il fallait aller vite, car ceux-ci sentaient bien mauvais ?

Mardi 13 août.

Ce qu'on voit dans le jardin du consulat de France :

Deux juifs sont accroupis, non pas à leur façon habituelle, mais à genoux, assis sur leurs talons, dans l'attitude de suppliants. Un tirailleur les garde. Pour l'instant, ils sont silencieux. Ils ont pillé. On les a pris sur le fait. Leur sort est en suspens. Le commandant du consulat M. Mangin, qui a entrepris d'installer dans Casablanca l'honnêteté et le respect du bien d'autrui, ne veut plus que l'on y pille, et ses soldats font sans merci la chasse aux maraudeurs qui, au fond des boutiques et des maisons désertes, vont gratter les reliefs des Mediouna.

On a arrêté des Espagnols, des légionnaires, des juifs; on a publié des édits, proféré des menaces; rien n'y fait. Il faut donc un exemple, et ces deux tristes hères le fourniront : ils vont être fusillés ; tant pis pour eux : c'est la loi martiale, et nous sommes en guerre. Ils sont trop maladroits aussi : que n'ont-ils pillé hier ou ce matin ?... J'entends bien qu'ils ont en effet pillé ce matin, et hier, et tous les autres jours; mais je veux dire: que ne se sont-ils fait prendre à une autre heure que celle-ci ? Le tarif n'était, au déjeuner encore, que de huit jours de prison.

Pour les fusiller, il faut l'autorisation du général. Le général est un militaire économe de sang humain, et qui ne se soucie pas de risquer, pour un juif ou un « bicot », d'avoir une affaire à Paris, où il se sait guetté par les mauvais journaux. Mais les raisons qu'on lui fournit ne lui paraissent pas négligeables cependant. Alors il fait sans entrain: « Eh bien ! comme vous voudrez. Vous êtes meilleur juge. » Puis il part.

Allons, c'est dit: Jacob et Salomon, on va vous mener là-bas, contre le mur d'enceinte au crépuscule, avec une escouade qui, à bout portant, ne vous manquera pas.

Salomon et Jacob commencent à s'inquiéter. Leur mort a été résolue devant eux, mais dans une langue qu'ils n'entendent pas. Ce qu'ils comprennent, par exemple, c'est qu'il est question d'eux, et ils sont gens modestes qui préfèrent passer inaperçus. Salomon est jeune. Il a le visage imberbe, la peau cireuse et bourgeonneuse, des cheveux châtain, des yeux chassieux, une grande bouche sensuelle, et une longue chemise, qui fut blanche, est toute sa garde-robe. Il est anxieux, et, les sourcils froncés, l'oreille tendue, il écoute et regarde. A côté de lui, rêve Jacob. Il est vêtu, lui, d'un sac de toile que recouvre une vaste houppelande noire, seul débris du costume traditionnel du juif marocain. Sa barbe abondante est noire, son nez allongé et fin, et ses yeux indifférents fixent successivement des points de l'espace. Sourd, aveugle et muet, Jacob ne serait pas plus absent de la vie qu'il ne paraît être maintenant.

Le commandant a appelé un sous-officier de tirailleurs et donné à mi-voix un ordre, mais sans ardeur. Il n'a rien de l'âme d'un tortionnaire; il n'est qu'un homme de principe et de devoir, et il est visible que cette forme de ce qu'il regarde comme son devoir lui déplaît. Un soldat s'approche des malheureux. Pour arme il n'a présentement qu'une ficelle dont il noue leurs poignets sur les reins.

Il commence par Salomon, dont la figure misérable et sournoise s'embrace soudain d'une flamme d'épouvante. Il a compris, il devine. Ses traits se tirent, se tendent, se tordent, se nouent, dansent, comme ceux d'un masque japonais; de sa bouche crispée et plissée, jaillissent des sons rauques, forcenés, ininterrompus, et tout son corps agenouillé, sans bras ni mains ni pieds, s'agite en soubresauts. Cette vie qui se débat contre la mort entrevue est un spectacle affreux, qui secoue les nerfs et sèche la gorge.

J'ai plus de sympathie pour Jacob, parce qu'il m'émeut davantage. Quand on s'est approché de lui pour lui lier les mains, il est sorti de son rêve. Pour son camarade d'infortune, pour ses cris et ses supplications, il n'a eu ni une parole ni un regard. Sa grande barbe noire et son front pur lui donnent un visage de roi babylonien, impassible sous l'orage d'un jour, attentif aux grandes voix éternelles qui chantent en lui, et que ne trouble pas l'incertaine rumeur des hommes. Mais quand il a vu la ficelle du tirailleur, sa majesté a eu une défaillance. Il a fébrilement tourné la tête, ses yeux d'encre se sont plissés, et un tremblement de peur a agité leurs paupières; ses lèvres aussi ont remué silencieusement: ce fut l'oubli d'un instant. Tout aussitôt, il a relevé le front, d'un air de sarcasme et de défi et, se dressant, il a virilement offert ses poignets; puis il est retourné dans son rêve. Jacob est un brave, je suis sûr qu'il va proprement mourir. Cet autre ne sait que faire pitié, avec ses contorsions de femme et son désespoir d'enfant, mais je me sens déjà de l'estime

pour ce pillard-ci.

...Ni l'un ni l'autre ne sont morts. Quelqu'un a dit: « Pourquoi ceux-ci, et non ceux-là ? ». Nous étions troublés de cette scène. Le commandant Mangin ne l'était pas moins. Il a fait un signe et dit un mot. Salomon et Jacob en seront quittes pour un peu de prison. Salomon, pauvre guenille de Salomon, qu'est-ce qui te retient si désespérément à la vie, à ta vie pitoyable et triste ? Vois Jacob, il allait sans fracas à la mort libératrice. Jacob a eu, en cette minute où la vie pose son masque, de la noblesse; mais toi, geignant poltron, tu fus laid et déplaisant; sache qu'il n'est pas d'être en qui la raison de vivre soit si forte que la crainte de mourir excuse la violence de ses clameurs. Une destinée harmonieuse est celle, où la mort, comme la vie, s'enveloppe de décence.

\*  
\* \*

Voici d'autres scènes.

Une femme enceinte se roule sur le pavé. Elle porte un jupon et une sorte de caraco, dont les trous montrent sa peau bistrée, car elle est sans chemise. Elle est nu-pieds, cela va de soi. Elle appuie le poing sur le côté droit de son ventre, se lamente, emplît de ses cris douloureux la cour, et de grosses larmes coulent sur ses joues. Tous ceux qui passent, elle les interpelle et semble les prendre à témoin, en montrant du doigt un compagnon de misère assis à trois pas d'elle sur une marche.

Je m'informe. La pauvre femme a reçu de celui-ci un coup de pied violent. Elle a hurlé, l'a dénoncé, et on les a amenés ici. En attendant que l'on s'occupe d'eux, elle crie à ébranler des murailles et ne s'arrête de se plaindre que pour invectiver l'autre. Lui, brute miséreuse et presque jolie, a les coudes sur les genoux, le menton calé dans les paumes; une légère barbe noire encadre son visage de Christ sombre, et ce sphinx, aux traits purs et au nez fin, l'oeil perdu dans une contemplation suave, est plus insensible qu'un marbre, plus immobile qu'un mort.

\*  
\* \*

Des hommes, des femmes, assis, les jambes croisées, sur le sol, forment le demi-cercle. Ce sont, par un prodige, des Marocains et des juifs mêlés: le malheur balaye dans l'être les surcharges ; ceux-ci, qui viennent de là-bas occupés à défendre parmi les tribus leur vie, leur liberté, leurs corps, y ont négligé le soin de leurs haines ataviques, et les voilà côte à côte fraternellement accroupis.

Une femme, mince et ridée, a tendu à l'enfant qu'elle porte le bout d'une longue mamelle. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas mangé ? Quand a-t-elle dormi ? Combien de lieues ses pieds nus n'ont-ils pas faites à travers les champs ? Et, produit de tant de fatigues, de privations et de terreurs, quelle sorte de lait peut-elle bien verser à son petit affamé ?... A côté d'elle, une petite fille de huit ou dix ans est assise et penche tristement la tête. Tout ce monde se tait.

Au moment où je me détourne de ce tableau glacé, je vois apparaître sur la porte, que garde un tirailleur, un homme, dont le costume, qui fut riche, est plus pitoyable encore que son pauvre visage, car ce grand manteau de soie jaune, sale et troué, mais tout de même éclatant sous le soleil, est un habit de misère plus navrant que ne serait un sac de corde.

L'homme a une barbe noire en broussaille, des yeux doux et un air résigné. Sur le seuil, il s'est arrêté un instant pour inspecter la cour; puis ses regards ont rencontré le groupe. D'un pas pressé, il s'y est dirigé. La petite, en l'apercevant, s'est jetée au-devant de lui. Il l'a prise fébrilement dans ses bras, se baissant jusqu'à elle, la serrant et la tâtant comme pour s'assurer de la réalité de sa présence, et il l'embrassait éperdument, avec de petits sanglots courts et timides. Mais ce fut la scène d'un moment. Sans s'attarder, tenant toujours sa fille, il arrive jusqu'au groupe, et, s'accroupissant vivement sur le sol, il attire en même temps à lui le petit qui tête et, sans protester, se laisse faire. Et l'homme, serrant le petit contre sa poitrine, tenant la grande sur son genou, les berce tous deux, les baise alternativement, quittant l'un pour l'autre, comme s'il craignait de donner à celui-ci plus qu'à celle-là. Il ne pleure pas, mais ses yeux sont pleins de larmes, et ce sont maintenant des soupirs de joie qui soulèvent sa poitrine.

C'est un pauvre juif, que les Marocains ont pillé. Sa femme et ses deux enfants, emmenés dans les tribus, ont pu s'enfuir, et les voici. Depuis une semaine, il les croyait morts.

Cependant la femme a, sans hâte et sans émotion, ramené sur son sein son caraco. L'homme ne lui avait pas dit un mot. Ils ne s'étaient pas regardés. Les voici maintenant assis côte à côte, comme si un drame puissant ne les avait pas, depuis huit jours, séparés. Ignore-t-il ce que les Mediouna ont fait de leurs captives, ou n'a-t-il nulle curiosité des épreuves qui peut-être furent imposées à sa compagne ? Du moins sera-t-il pour elle sans compassion ?... Mais un lien subsiste-il entre ces deux créatures, dont l'un est le père et l'autre la mère ? Encore proches de la nature, ils vivent selon la nature, comme des bêtes, et n'ont de pensée que pour l'enfant, qui prolonge l'espèce.

\*

\* \*

Je rencontre l'un des « héros » du siège. Car le héros, pour l'instant, pullule à Casablanca. Celui-là, du moins, n'usurpe pas sa réputation de bravoure. C'est le chanteur Mercié. Il a joyeusement fait le coup de feu et risqué sa vie. Dans la ville peu sûre, il a guidé sans effroi maintes patrouilles de matelots. Il a été le boute-en-train de la témérité. Sous les balles des Marocains qui le visaient, il se dépensait en calembredaines sur le mirador du consulat, et, par bravade, grimpait au mât de pavillon pour y rattacher la drisse sortie de sa poulie. Exercices puérils, certes, mais qui contribuèrent, durant deux jours d'alarmes, à entretenir chez les pessimistes un foyer de bonne humeur.

Ces parades, on peut les juger vaines, non en rire. Car il y a une vie dans le jeu. Et ce comique a essuyé trois balles, l'une qui l'a blessé au menton, les deux autres qui ont atteint son fusil dans ses mains. C'était un mousqueton d'ordonnance et l'amiral Philibert, en récompense et en souvenir, lui en a fait don.

Mercié me raconte sa vie, car, s'il est jeune, il a déjà des histoires à raconter. Il était Zouave ou quelque chose de pareil, il y a peu de mois encore. Il obtient un congé de six mois, qui le libère par anticipation, et, avec un peu d'argent qu'il emprunte, il s'établit directeur de beuglant, à Saïdia ou ailleurs. Une inondation emporte son établissement, et le voilà sur le pavé. Il arrive, endetté, à Casablanca et renouvelle sa tentative. Elle réussit. Il chante les refrains à la mode, il a du succès, et trois ou quatre chanteuses, qu'il a fait venir de France, attirent la clientèle et corsent son programme.

Cela se passe sous une sorte de hangar, où l'on a les pieds sur la terre battue; mais quoi ! nous sommes à Casablanca. A côté est une roulette, et enfin toutes ces attractions mêlées, l'une

étayant l'autre, font que Mercié entrevoit la fortune... Nouveau cataclysme: ce n'est plus l'inondation, c'est la guerre. Et voilà Mercié une seconde fois ruiné, traînant derrière lui de nouvelles dettes. Pour le moment, pillé tandis qu'il se prodiguait au consulat, il a pour tout bien un pantalon, une chemise, un veston, une paire de chaussettes et des espadrilles. Il a encore sauvé son habit orné du camélia artificiel qui signifiait aux foules son emploi de « gommeux »: c'est le docteur Merle qui a recueilli cette relique. Mais s'il a perdu tout son avoir, les Mediouna n'ont pas emporté sa gaieté. Il est de Marseille, et, sur la Joliette, on ne se désespère pas pour si peu. Il me dit:

- Venez avec moi à l'ambulance. Je vais me faire panser, et ensuite je vous montrerai quelque chose.

Ce qu'il me montra ensuite, je ne le décrirai pas. C'est le charnier le plus affreux et le plus ignoble que l'imagination puisse concevoir. Vous vous souvenez du camp des mercenaires, dans *Salammbô* ? Vous vous rappelez les cadavres tordus, les mouches qui se disputent leur place sur la pourriture, l'odeur de la charogne ? Je l'ai vu et respiré, le camp des mercenaires de *Salambô* ! C'était à côté de la nouvelle enceinte, à Soug-ed-Djedid, sur un vaste terrain nu, vers l'ouest, dans la région de ce hideux Tnaqer, qui est le quartier des Arabes indigents.

Là s'étaient réfugiés pêle-mêle des habitants de Casablanca, fuyant à la fois le pillage et le bombardement, des soldats du maghzen, des pillards troublés par nos obus. Du haut de la *Gloire*, on aperçut leur troupe affolée. Il est probable que déjà elle s'était battue contre elle-même, et que les pillards des tribus, profitant de l'occasion, y avaient manœuvré leurs matraques; mais les obus bien pointés achevèrent l'oeuvre, Alors, tombant sur une masse pressée et hurlante, ils... Non, non, le coeur me lève et je ne vous montrerai pas cela. Ce soldat du maghzen, qui n'a plus du visage que la bouche tuméfiée et tordue, et à qui un éclat d'obus a enlevé les trois quarts de la tête; cette femme grosse, qui a enfanté là, dans l'épouvante, et, tombée la tête en avant, les genoux pliés, la croupe haute et béante, serre contre sa chair pantelante et nue le petit qui vient de naître et n'est né que pour mourir; ces chevaux renversés, le poitrail ouvert, sur leurs cavaliers; un emmêlement effrayant, gigantesque, impudique de bêtes, d'hommes, de femmes, dont les grimaces d'agonie sont monstrueuses, et dont les chairs, gonflées par les gaz que chauffe le soleil, sont énormes, soufflées, tendues, et leur font des corps de géants, où s'érigent des sexes prodigieux; puis les mouches, puis l'odeur, la pestilence qui s'échappe du charnier, enfin un tableau d'Apocalypse si vertigineux et si complet que les démoniaques compositions d'un Wirtz semblent les jeux enfantins d'une imagination timide... voilà une part de ce que j'ai vu ce matin, sous le ciel métallique de Casablanca, à travers un champ nu de la ville, dans la chanson monotone du flot voisin qui se brise sur les roches.

De malheureux juifs, réquisitionnés, enfouissent ces débris, et, eux-mêmes saisis à la gorge, les remuent de loin avec de longs bâtons, les tirent par des crocs, les attachent avec des cordes. On les charge sur un tombereau, qui les mène plus loin, on les pousse dans un trou, on y jette vingt centimètres de terre, et les voilà enfouis. Parfois un bras dépasse, un poing fermé, un pied... qu'est cela ?

A bonne distance, le sous-officier de tirailleurs qui commande la corvée s'agite et marche rapidement de long en large, tousse, renifle, crache à terre de dégoût et grommelle en arabe des choses incompréhensibles. Pourtant; ce n'est pas la délicatesse des émotions ni la finesse de l'odorat qui caractérisent le tirailleur. Mais voilà bien le spectacle le plus effroyablement immonde que j'aie jamais vu. Depuis trois jours, on enterre ici, et ils sont encore une quarantaine...

### III

#### 14 - 15 AOUT

Le premier éveil de Casablanca. - Le docteur Merle. - La maison de la Providence. - M. Malpertuy se réinstalle. - La popote du docteur. - Les terreurs de la juive. - 438 soldats espagnols débarquent. - Un bataillon scolaire en balade. - Le commandant Santa-Olalla. - La mourante, les mouches et les deux vieillards. - Trois ambassadeurs. - Une visite à Si Allal. - Les trois tasses de thé à la menthe. - Dix ventres pour une croûte. - La vieille femme, le jeune homme et la petite fille, avec un os. - Méditation du chef des artilleurs.

Mercredi 14 août

De rares signes de vie commencent de se montrer dans la ville, mais d'une vie si sommaire, si hésitante, si fragile ! Les portes de quelques maisons se sont entr'ouvertes, et de craintifs burnous, rasant les murs, ont osé s'aventurer dans les rues toujours silencieuses.

A travers les bas quartiers de Casablanca, où j'aime à errer à l'aventure, sans direction, et à me perdre jusqu'à ce que le hasard me ramène sur un point connu, dans ces rues étroites, empuanties, auxquelles les débris du pillage font un sol artificiel, glissant et mou, que bordent des cases dévastées qui furent les humbles boutiques de pauvres marchands, dans ces régions du désordre et de la désolation, où la fumée d'un incendie finissant ajoute, par endroits, du tragique, et qui, hier encore, image d'une Pompéi dénuée du prestige du temps, semblaient le sombre domaine du silence et de la mort, je rencontre aujourd'hui, de place en place, un être humain, accroupi au bas d'un mur, ou bien qui s'avance avec timidité, et salue, de loin, un Européen qui vient.

Le calme qui enveloppe à présent la ville commence de rassurer ceux qui se terraient au fond de leurs logis. Quelques-uns aussi, qui, dès le début des troubles, avaient fui dans les campagnes, rentrent par groupes de deux ou trois, pour aller gémir désespérément sur ce qu'il reste de leurs habitations. C'est par eux que l'on a des lueurs sur ce qui se passe aux camps marocains, que l'on connaît les palabres qui s'y tiennent, que l'on a appris, par exemple, qu'une vaste assemblée doit se tenir, aujourd'hui même, pour contraindre les tribus, fût-ce par la force, à se ruer sur nos soldats, que l'on sait enfin que les gens de la Chaouïa nous narguent. « Ils font les forts, ces chiens de Français, parce que les protègent les canons de leurs diaboliques « frégates ». Mais qu'ils sortent donc de leurs abris, qu'ils viennent sur nos terres, qu'ils osent se mesurer à nous, visage contre visage !... Ils ne l'oseront pas, et vous les verrez qui trembleront de quitter la côte protectrice ! ».

Ainsi, par des paroles, le Marocain prend sa revanche de nos obus.

\*

\* \*

Parmi les décombres et dans le premier désordre d'une occupation à coups de canon et de baïonnette, un coin charmant est la maison du docteur Merle. C'est un des rares logis où, en ces

jours dramatiques, il soit possible de goûter de la quiétude. C'est son hôte qui l'y distribue. Cet homme brave, qui accomplit son devoir avec tant de simplicité, ce médecin paradoxal, venu ici de Chalon-sur-Saône, il y a trois ans, avec sa femme et son enfant, pour soigner chaque matin les indigènes du dispensaire installé par la France, est aussi un compagnon jovial, qui a les joues roses et jeunes, des lèvres qui rient, et, sous son lorgnon, de grands yeux gris étonnés.

A lui seul, il est une providence. La maison qu'il habite, appuyée à la muraille même de la ville, qui n'a que quelques mètres de hauteur, regarde la mer, et, pour y parvenir, il faut s'engager dans une sorte d'impasse étroite, fermée par une grille et protégée par le voisinage du consulat de France. Elle n'a donc pas eu la visite des pillards, et le docteur Merle a conservé ses meubles, des lits, de la vaisselle, des serviettes. Rare fortune. Mais il n'entend pas en jouir seul, et, sa famille étant à Tanger, où il la conduisit dès le premier jour, sa maison, depuis une semaine, est en vérité la maison de France.

J'ai déjà noté qu'elle abrite le consul, chassé de chez lui par l'ouragan des défenseurs. Mais ce jour-ci est le dernier de son confortable exil. M. Malpertuy a fait laver, frotter, gratter, cirer son consulat du haut en bas. Il a rassemblé ses meubles épars, soigné et consolidé les infirmes, rappelé son pauvre piano en faction derrière la porte du jardin, raccroché aux murs de vieilles poteries marocaines, reprises à l'ambulance où les infirmiers les trouvaient tout à fait convenables à la préparation des pansements, et, dans ce logis lessivé et récuré, il se réinstalle demain.

C'est au consulat que la « popote » va se continuer, car si le docteur Merle fournit le logement, les officiers qu'il accueille à sa table contribuent à la chère et envoient toucher à l'intendance des bons de vivres et de boisson. Que mangeraient-ils sans la tutélaire intendance ? Leur hôte n'a pas le pouvoir de susciter des poulets ou d'improviser des gigots de mouton. Or les viandes précieuses manquent à Casablanca. On y attend chaque jour qu'un vapeur de commerce, venu de Tanger, apporte des provisions, fût-ce des boîtes de conserves. Mais le vapeur ne paraît pas, et, dans cette disette, la cuisine des hôtels est quelque chose de bien singulier. Intendance, prestigieuse intendance, débonnaires et magnifiques « riz-pain-sel », que d'excuses ne vous devons-nous point pour nos railleries passées, et combien de dactyles et de spondées nous faudrait-il produire pour chanter déceimment votre louange ?

Un marin de la *Gloire* est le cuisinier de la « popote » ; un autre fait le maître d'hôtel : tous deux sont les ordonnances d'officiers à terre. Le docteur était servi par une juive. Mais, au premier massacre, la juive s'est terrée. La paix revenue, on s'est mis à sa recherche, et on l'a découverte au fond d'un réduit sombre. La tirer de là ? Illusion. Elle tremble éperdument, et montre des yeux hagards à la lumière du jour. Comment la persuadera-t-on jamais que les Mediouna ont été chassés de la ville, que les Français l'occupent, que nos soldats sont ici pour la protéger, elle et toutes les victimes ? Il faudra des jours pour que cette croyance entre dans son cerveau et que la confiance y reflourisse. Pauvres gens ! Les uns ont été massacrés, les autres emmenés sous les tentes : de ceci ou de cela, quel est le pire malheur ? Tous sont ruinés, même ceux qui n'avaient rien, car ils ont moins encore. Ils possédaient du moins un plat d'où chacun tirait en cercle sa pâture. Une jarre pour contenir l'eau, une houppelande, longue jupe pour se vêtir ; maintenant leur jarre est brisée, ils n'ont plus de plat, et ils sont nus.

Parmi ces larves, la pauvre petite compte ses parents, ses amis. Elle a dix-huit ans et en trois jours, mille souvenirs d'épouvante, capables d'emplir toute une vie, lui ont fait une expérience de vieille femme. Ils sont ici des milliers qu'étreint une pareille angoisse. Si vous vous enfoncez dans leur quartier, dans cet effroyable et nauséux Mellah, vous surprenez leurs regards apeurés de chiens battus, qui se détournent; vous rencontrez des hommes qui rentrent dans la muraille, des femmes qui ferment leurs portes, et de petites filles, vautrées dans les immondices,

vous apercevant au bout de la ruelle, évoquent d'un coup des tableaux entrevus, et, se rappelant la pressante recommandation maternelle, s'enfuient devant vous comme des bêtes effrayées...

Pour tout ce que je vois ici depuis une semaine bientôt, pour tant de misère, d'horreur et de crimes, je me sens de la pitié, de la révolte, du dégoût, de la haine. Mais je me persuade qu'il est bon que je l'aie vue. Je commence à être une vieille cervelle qui se croyait lassée de spectacles. Mais non. J'ai gardé une vision avide, un besoin d'embrasser toute la terre, de réaliser la vie multiple et profonde des êtres, et je m'aperçois qu'à chaque coup de sonde jeté dans le vaste océan humain, l'on en ramène quelque chose de nouveau, qui est le plus souvent bien laid. J'imagine qu'un grand artiste, un grand penseur peuvent atteindre à la notion de l'intégrale beauté; mais je suis bien sûr que nul cerveau conscient ne descendra jusqu'au fond de la laideur de la vie.

\*

\* \*

Hier soir, à six heures, quatre cent trente huit soldats espagnols, quatre-vingt-dix chevaux espagnols et deux mitrailleuses espagnoles, sont arrivés en rade de Casablanca. Ils ont débarqué aussitôt. On les a conduits dans leurs cantonnements, des maisons vides, préalablement choisies et marquées par leur chef, le commandant Santa-Olalla, installé ici depuis trois ou quatre jours en éclaireur. Ils ont formé un poste devant le consulat d'Espagne, et une sentinelle veille en outre devant chacun de leurs cantonnements. A peine en place, ils se signalent par une mousqueterie abondante, qui nous tient éveillés et nous inquiète une partie de la nuit. Ils n'ont pas encore l'habitude. Ils voient des ombres, ils tirent; à l'usage, ils prendront du sang-froid. En attendant, cette fusillade pourrait avoir des inconvénients; elle n'a heureusement encore atteint personne.

Aujourd'hui, on les rencontre dans les rues, musards et dégingandés. Le Marocain sanguinaire rôdant au dehors, il leur est interdit par prudence, de sortir de la ville, et, comme ils n'ont ici aucun service à fournir, puisque l'acte d'Algésiras attribue à la France la police *intra muros* de Casablanca, ils ont à choisir entre dormir, composer des poèmes épiques et se promener. Ils semblent préférer se promener.

Ils ont des visages sympathiques, étonnés et cordiaux. Mais, Dieu, qu'ils sont jeunes ! On dirait des enfants de seize ans, et l'on se croirait à l'heure de la récréation d'un bataillon scolaire. Leur costume sert cette illusion. Ils portent un pantalon et une sorte de blouse de coutil rayé, bleu sur blanc, et leur chef n'est garanti que par une casquette de même étoffe, avec une large visière de cuir brun. Ils ont les pieds nus ficelés sur des semelles de corde. Par-dessus leurs rayures, ils bouclent ceinturons et cartouchières. Les factionnaires tiennent en main de petits fusils, continués par des baïonnettes longues comme des truelles à poisson. Enfin, s'ils sont scolaires par la jeunesse et l'armement, quelqu'un découvre judicieusement que, par la tenue, ils sont très « agence Cook ».

Je fais ces constatations sans irrévérence. Si le contingent espagnol a reçu, d'une diplomatie ou trop timide ou trop subtile, des ordres d'abstention, qui lui en fera un grief ? Et l'on sait au contraire, l'on n'a pas oublié en France, que les aînés de ces soldats se sont battus dans tous les combats avec vaillance.

Le commandant Santa-Olalla est un homme très correct, très courtois, plein de politesse et de cérémonie. Il vient au consulat presque chaque jour, pour rencontrer soit le Consul, soit le général, soit son « très cher et éminentissime camarade » le commandant Mangin. Du plus loin, il

sourit, se découvre, montre une chevelure sombre qui devient rare et s'aligne exactement des deux côtés d'une raie bien tracée; il tend la main, et, dans l'épanouissement de son visage, les extrémités de sa moustache abondante affleurent presque le haut de ses joues. Mais il parle le français avec difficulté, et M. Neuville, qui se trouva à la tête du consulat aux heures tragiques du début, est son truchement le plus ordinaire.

Par une démarche spontanée, le consul d'Espagne prie le commandant français de la ville de désarmer tous ceux de ses concitoyens qui se rendraient coupables d'excès et de mettre en arrestation les récalcitrants. Il lui laisse en outre toute latitude de sévir contre les soldats espagnols qui n'observeraient pas strictement les règlements édictés pour la bonne tenue des troupes ou qui seraient surpris dans des habitations où ils n'ont que faire... Il n'y aura ce soir que vingt-quatre heures que le contingent d'Espagne est arrivé.

\*

\* \*

Onze heures du matin. La chaleur est torride. Dans le vaste ciel mat, presque gris sous les nappes d'une lumière trop crue, l'accablant soleil tombe droit sur Casablanca. J'erre à travers les rues sans vie, et me voici proche de la nouvelle enceinte. C'est là, à cent mètres plus loin, que j'ai vu hier l'affreux charnier des corps emmêlés; je n'aurai pas le courage de m'y pencher une seconde fois; mais l'infeste odeur rôde dans l'air chaud, et je tourne à droite pour fuir ce lieu d'enfer et rentrer dans la ville, quand un spectacle nouveau s'offre à moi.

Au coin d'une rue, deux vieillards sont affalés : un vieux homme triste qui porte une barbe blanche, et une vieille femme, si décharnée, si ridée, tannée et ratatinée, qu'elle semble avoir conscience de sa déchéance et ne prend plus soin de voiler ses traits devant l'étranger. Tassés dans l'ombre d'un mur, ils sont immobiles côte à côte, et qui pourra dire de quoi sont faites leurs pensées ?

Leurs pensées, c'est ici qu'elles se posent, de l'autre côté de la rue, sur un rudimentaire matelas allongé entre les piliers de bois d'une maison abandonnée, dont le premier étage surplombe. Une forme s'y allonge. Je m'approche. Les deux vieux alors, dont les faces sont impassibles et dont les yeux regardent partout, sauf là, semblent s'apercevoir seulement de ma présence, et, de la main levée, l'homme me fait doucement un geste qui, je l'ai compris ensuite, eût pu s'interpréter ainsi:

- Passe ton chemin, car tout est dit, et le destin commande.

Impudique et à demi nue sous ses voiles relevés, une jeune femme est étendue sur le côté. Elle tourne vers moi son fin visage, maigre et vidé, mais joli, à peine vivant encore, déjà sculpté par la mort. Sa peau mate a la pâleur jaune d'un ivoire ancien. Elle pose sur les miens ses grands yeux profonds, où tremble, à l'abri des cils recourbés, une petite lueur qui est un reste de vie. Me voit-elle ? Et si elle me voit, que disent ces yeux ? Sous le bourrelet à peine rose de ses lèvres amincies, ses mâchoires desserrées montrent des dents éblouissantes, et sa bouche reste entr'ouverte, comme une caverne, sans un frémissement. Un de ses bras est invisible sous les étoffes. L'autre, appuyé sur le coude, balance machinalement devant le visage une main qui déjà n'a plus de souplesse. La maigreur de ce corps est un spectacle douloureux et qui terrifie. Cette jeune Marocaine a de la grâce. Elle fut belle et désirable. Une peau ambrée tendue sur un squelette raidi, voilà ce qu'il reste d'une créature née pour l'amour, et les derniers témoins d'une vie

qui s'évapore, c'est le lent mouvement d'une main déjà ossifiée, un reflet sombre sous une paupière. Le plus horrible me reste à dire. Sur cette chair sans défense, les mouches s'acharnent, les affreuses mouches qui, cent mètres plus loin viennent de pomper les humeurs décomposées des corps en putréfaction. Il n'est pas une place, pas un pli, pas une intimité de ce corps à peine vêtu, où elles ne se glissent et ne cherchent à s'assouvir. Elles emplissent la cavité des yeux, elles bordent les lèvres, elles pénètrent dans l'antre noir de la bouche entr'ouverte. Friandes de pourriture, elles ont déjà flairé, en ce jeune corps, la peste prochaine du cadavre qui s'apprête. Et la misérable n'a même plus la force de les chasser.

Que fait ici cette femme, et quel est son mal ? C'est une blessée encore. Sa plaie est invisible, mais une trace sanglante sur l'étoffe, à l'endroit de l'épaule, la révèle. Une balle, quelque éclat d'obus. Et elle meurt là, sous le soleil et dans la majesté du firmament flammé, n'ayant plus de maison sans doute, n'ayant plus de mari, privée de soins, parce que son vieux père et sa maman apeurés n'ont pas osé ou n'ont pas voulu la conduire au dispensaire...

Pour détester la guerre, voilà les spectacles qu'il faut évoquer, non des combats où, dans la fureur des instincts et la fièvre de la force, des énergies contradictoires se heurtent et s'excitent. Il me plaît d'imaginer que cette jeune femme, riant et chantant, fut frappée soudain dans une occupation gracieuse de sa vie, et, si vous êtes sûr qu'elle fut de celles qui, le 30 juillet, enivraient de leurs « you-you » la sauvagerie de leurs hommes acharnés sur les cadavres des neuf ouvriers du port, ne le dites pas. Il convient que sa mort s'enveloppe de sérénité.

Cependant, comme je m'attarde, je surprends, à l'autre coin de la ruelle, un signe que le vieux a fait à la vieille. Celle-ci se dresse péniblement, et, s'étant approchée, ramène sur les pieds de la moribonde les étoffes relevées. Puis, ce geste de pudeur accompli, elle regagne sa place, s'accroupit de nouveau et retourne à sa pensée mystérieuse.

Jeudi 15 août.

Trois miséreux ont été saisis aux avant-postes, amenés au camp, et, de là, transférés au consulat. Ils sont pareils à tous ceux que l'on interroge chaque jour. La tête et les jambes nues, ils ont pour costume une loque ou un sac de toile épaisse, dont ils s'enveloppent le buste. Leurs figures sont tristes et lasses. Ils ont des épaules étroites, des poitrines renfoncées, des barbes noires. Voilà des gens malheureux, et si bien façonnés au malheur qu'il leur a fait des visages presque pareils.

Comme tant d'autres, ils sont écroulés dans un coin du jardin. L'un d'eux tient droit, pour qu'on l'aperçoive bien, le drapeau blanc des parlementaires. Et puis il a aussi, dans l'autre main, une feuille de papier, pliée en un minuscule carré. C'est une lettre, écrite en arabe, sur un papier très ordinaire et de format petit, et qui comprend sept ou huit lignes de caractères serrés, qui semblent se chevaucher.

Cette lettre est du sultan, et ces pitoyables seigneurs sont des envoyés de Sa puissante Majesté Chérifienne. C'est la lettre qu'il adresse à son oncle, Mouley-el-Amin, pour lui faire de grands reproches et lui dire qu'un peu de fermeté de sa part eût évité les massacres de Casablanca. Le consulat va se charger de la faire parvenir à son destinataire. Il y mettra seulement plus de formes que l'envoyeur. Car il est d'usage, chez les peuples véritablement avancés dans la civilisation, que les monarques fassent faire leurs commissions par de considérables personnages, pour qui l'honneur est insigne. Toutes nos grandes familles ont commencé par là; leur histoire est celle de leur service; elles se dépitent de leur libération et brûlent de rentrer aux gages. Ce

Marocain est décidément un sauvage, qui, ayant besoin de messagers rapides pour porter une lettre de Fez à Casablanca, appelle des coureurs, au lieu de lever toute une mehalla où caracoleraient des cavaliers étincelants d'or et d'argent.

\*

\* \*

Si Allal est un personnage tout à fait distingué. Il est khalifa de ce vieux et digne Mouley-el-Amin. Nous dirions adjoint ou chef de cabinet. Un ami, ayant affaire dans la maison où il loge présentement, et qui est celle de l'ancien pacha Si Bou Bekr, m'a dit:

- Allons demander une tasse de thé à Si Allal.

Sur de riches tapis multicolores de laine velue, dans une pièce nue où nul ornement ne pare la blancheur des murs de chaux, Si Allal travaille. Il est assis comme vous savez, les jambes croisées, et, appuyé sur son genou, il trace, de droite à gauche, du bout de son calame en gouttière, de lents caractères sur une feuille de papier. Devant lui est son bureau, je veux dire que quelques papiers sont éparpillés sur le tapis, autour d'un modeste encrier européen, parmi les cigarettes, les allumettes et le cendrier; mais la place d'honneur est pour un vaste plateau, où se carre, au milieu des verres et des tasses, une théière pansue.

Dès que nous paraissons, Si Allal repousse ses papiers et son encrier, et, avec une aisance extraordinaire, le voici debout. Quand on m'a présenté, il me serre la main avec effusion et montre, à travers un sourire épanoui, ses dents, qui sont très blanches. Il ne parle point notre langue, mais je devine qu'il me souhaite une chaleureuse bienvenue. Il reprend sa place et me désigne la mienne. Mon compagnon, qui connaît les habitudes, est déjà installé sur ses talons. Si Allal, devinant ma gaucherie, fait mine d'envoyer quérir une chaise mais je m'y oppose vivement, et je m'abats à mon tour, jambes croisées, sur un coussin bas de cuir rouge, qu'il vient de pousser vers moi. A un geste qu'il a fait, un domestique a pris la théière, qu'il rapporte pleine un instant après. Alors Si Allal, ayant aspiré le parfum du thé, en a versé quelques gouttes dans son verre, les a bues, a fait de la tête, des lèvres, de la gorge qui avale, les signes de la satisfaction, a posé ensuite devant moi un verre qu'il a rempli, en a offert un autre à mon ami, s'est servi et a replacé la théière. Par ces opérations successives, le cérémonial marocain est satisfait, et je suis assuré maintenant que la boisson que m'offre Si Allal n'est point empoisonnée. C'est un thé mêlé de feuilles de menthe et aromatisé, et qui est délicieux.

La conversation s'est engagée en arabe, et je n'ai rien d'autre à faire que de regarder Si Allal. Beau type d'aristocrate marocain, vigoureux, élégant, intelligent, il est vêtu avec recherche d'étoffes de laine fine et de soie brodée. La laine blanche de son turban fait un renflement qui montre qu'elle a bien la longueur exigée par les traités de la mode. Il a les mains soignées, une petite moustache, une barbe en pointe bien taillée, des façons distinguées d'enflammer son allumette, de rejeter la boîte, d'aspirer et de renvoyer la fumée, de tendre le cou vers son interlocuteur, comme pour mieux saisir les mots sur sa bouche, d'opiner de la tête, de froncer les sourcils pour concentrer l'attention, de remuer les lèvres en marque d'assentiment.

Toute l'attitude de Si Allal le montre attentif à charmer, à plaire, à devancer le désir de qui il veut conquérir, et ses yeux brillants, son large front, l'air d'autorité et d'intelligence de son visage sont les témoins d'un esprit vif et ouvert. Mais si tu ne veux pas que l'on te découvre tout entier, voile tes yeux, Si Allal : ils sont pleins de ruse et d'astuce, et, par une petite fente que tu n'arriveras jamais à boucher, étincellent et pétillent les malices de ton âme. En cet homme cultivé et fin, je vois un des beaux modèles de cette race marocaine, si éduquée et si intelligente dans son

aristocratie, si bornée et si sauvage encore dans sa masse. Ainsi doivent apparaître, à des degrés divers, ces hauts personnages de la cour chérifienne, ces vizirs et ces gens du Maghzen, dont la corruption est cynique, mais dont la subtilité berne si congrûment l'Europe et nous-mêmes. Je sais sur eux des anecdotes que m'ont rapportées des témoins directs. Devant un ministre, un Français discutait les chances du Maroc en présence de la pression européenne; argument suprême, il invoquait la puissance des armes. Alors, le ministre, souriant et narquois, fit :

- Oui, oui, je sais. Mais dis-toi bien ceci. Vous avez des canons extraordinaires, des fusils qui tuent hors de la portée des yeux, et nous ne possédons, nous, que de vieilles armes bien surannées. Mais nous prenons notre antique fusil, nous le bourrons de poudre; par-dessus la poudre, nous entassons et nous pilons des mensonges, et finalement ce n'est pas nous les vaincus, mon vieil ami.

Je me souvins, en regardant Si Allal, de cette histoire, et je m'imaginai qu'il eût été capable de me la conter.

Il remplit, tout en causant, mon verre vide une seconde fois, puis une troisième, car cela aussi est obligatoire de vider sa tasse à trois reprises. Mais le temps me semblait long. Travail pénible, pour les roumis que nous sommes, de demeurer longtemps assis sur ses jambes. Je les détendis de mon mieux alternativement; mais je finis par m'asseoir, sans élégance, à la manière dont nous nous installons sur un gazon, et je sentis à cette minute que, devant Si Allal, je venais d'humilier en ma personne le prestige européen.

\*

\* \*

Dans l'angle que fait une rue, il y a un gros tas d'ordures. Toute la raclure du pillage et de l'incendie a été poussée là. Parmi la paille, la cendre, les vieux papiers, on trouverait des casseroles rouillées, des bouteilles brisées, d'antiques serrures, les débris informes de cent objets domestiques, une charogne de rat dodu ou de chien en décomposition. Une odeur affreuse se répand autour de cet amas.

Là-dessus, picorent des êtres humains. Dix enfants sont là, des petits garçons et des petites filles, dont le plus grand a douze ans et le plus petit cinq. Le plus habillé porte une culotte. Celui-ci cache son corps sous une longue chemise de toile épaisse; cet autre est dans un sac, au fond duquel il a percé une ouverture pour la tête; un raffiné a passé sur une blouse grise un gilet trop large qui n'a plus de boutons et lui bat les cuisses; un petit maigriot, qui a les yeux chassieux et les lèvres blêmes, avec un air de vice précoce, s'est couvert la tête d'une casquette anglaise de drap gris, presque neuve, qui se prolonge en une longue visière de cuir et lui couvre les oreilles.

Ce sont des juifs. Toute la misère que l'on rencontre ici est, hélas! de la misère juive, comme les lambeaux de vie qui y persiste sont de la vie juive. Accroupis dans cette puanteur et dans cette saleté, ils y enfoncent de leurs jambes, y plongent les mains, y penchent des visages ardents. Ce qu'ils y cherchent ? Un morceau de ferraille, un bout d'étoffe, tout ce qui pourra servir à un échange, si misérable qu'il soit. Ils se surveillent en dessous avec des yeux sournois, et leurs mains grattent toujours. Si celui-ci allait découvrir une monnaie d'argent, ou, qui sait, un bijou ?... Ah! non, la peseta est à moi, le bijou me revient ! Et ils fouillent, et ils grattent, et ils s'enfouissent dans l'ignominie avec une cupidité sombre. Je les regarde, et ils sont si absorbés que pas un ne s'est encore aperçu de ma présence.

Un petit noir, qui a le teint jaune et un nez fouinard, a senti quelque chose dans un trou. La

moitié de son bras y disparaît. Il écarte, il tire, fait effort, et émerge un pain de troupe.

Quel pain !... Une chose verdâtre, dure, avec des moisissures blanches. Le petit n'a pas prononcé une parole, mais il a eu un regard circulaire de fauve inquiet, et, tout de suite, il a fait un mouvement pour dissimuler sa trouvaille sous sa chemise. Mais les autres, aux aguets, l'ont aperçu. Un pain à celui-là !... Pourquoi à celui-là ?... Ce tas est le fonds commun; la charogne est à tout le monde; pas de pillage individuel, pas de découverte égoïste, pas de monopole ! On est des frères pour crever, on sera des frères pour jouir !... Et puis nous avons des ventres aussi: il faut les emplir !... Voilà ce que disent, je pense, leurs cris rauques, ce que ponctuent leurs gestes et leurs coups. Après un essai de défense, le noiroit a fui, geignant, abandonnant sur le champ de bataille son fétide butin. Les vainqueurs l'ont partagé, tirant chacun une croûte, et, derechef accroupis, silencieux, avec des regards soupçonneux et des dents avides, les bêtes se hâtent d'achever la curée.

\*

\* \*

A une heure d'intervalle, spectacle analogue.

Le long d'un mur, dans le jardin du consulat, court une plate-bande, à peine large de 75 centimètres. Dans cet étroit espace, est allongé, la face vers la muraille, un corps mince qui semble être celui d'un adolescent; à ses pieds, repliée sur elle-même, collée au mur comme si elle voulait s'y incruster, une forme immobile et menue occupe une place invraisemblablement minuscule: c'est une femme assise, et qui cache son visage sous des étoffes sales. A côté d'eux, une petite fille d'une dizaine d'années va et vient, mais silencieusement. Voilà le débris d'une famille marocaine recueillie aux avant-postes.

Sans se retourner, sans articuler un son, le garçon allongé tend, au bout de son bras quelque chose à la petite fille qui le saisit. C'est un vieil os de mouton, qu'il a retrouvé à demi enfoui dans la terre, que les chiens ont nettoyé et léché, et qui est noir, desséché, nu. La petite le regarde, le flaire, le retourne. A sa base, est resté fixé un lambeau de nerf durci, qu'elle essaye de détacher. N'y parvenant point, elle s'approche de la forme rigide, la touche du doigt. L'étoffe sale s'écarte; apparaît la tête hideuse et tragique d'une sorcière de Macbeth. Une main sèche et noueuse se montre, qui attrape l'os de mouton. Le manteau se referme à demi, et, derrière son insuffisant abri, se passe une chose innommable. La vieille, dardant des yeux sombres, a considéré sa proie sur toutes les faces; puis y ayant rudement passé sa main rugueuse pour en faire tomber la terre, elle a porté cela à sa bouche, et, de ses dents encore solides, elle tiraille le nerf jaunâtre, qui fait caoutchouc et résiste... Et je n'ai pas su si aucun de ces trois êtres avait une voix.

\*

\* \*

Assis sur un banc de bois, devant une maison éventrée par un obus, au fond d'une rue déserte, un vieillard médite. Il est mélancolique et digne, et sa longue barbe blanche a la sérénité d'une barbe fluviale. Sa « djellaba » est immaculée, il porte des chaussettes dans ses babouches jaunes, et son turban n'est pas celui d'un homme de peu. Un Arabe qui nous accompagne nous murmure à l'oreille:

~ C'est le chef des artilleurs !

Car Casablanca possédait une artillerie. Une batterie formidable, établie au bord de la mer,

derrière des murailles de chaux et de carton, et composée d'une douzaine de pièces du temps du Prophète, longues et massives, qui se chargent par la gueule avec des boulets ronds de jeu de boules, et qui ne sont plus dangereuses aujourd'hui que pour qui les tire. Cependant elles ont tenté contre le *Galilée* une défense de la ville; mais une douzaine de nos obus bien appliqués ont abattu les murailles, déplacé un pignon, démoli des affûts, renversé des canons, et, en une minute, les guerriers épouvantés désertaient la place. Quelle bouffonnerie puissante, que la combinaison, pour des entreprises de violence, de ces vieux cylindres de bronze et de ce pacifique vieillard !

Le chef des artilleurs, avec un visage de roi mage, songeait, indifférent à notre curiosité. Vers quel sujet le portait sa pensée ? Préparait-il pour l'artillerie marocaine quelque perfectionnement magnifique ? Ou plutôt n'imaginait-il pas quelque beau poème d'amour et de bataille, à la façon de ceux d'Antar ?

\*  
\*   \*

C'est le même jour qu'un officier brillant, qui a fait la vraie guerre, qui est allé au Dahomey et ailleurs, qui a vu Tientsin bombardé, parcourant avec moi la ville, me disait, à chaque coin de rue:

- Je n'aurais jamais cru ça. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Puis, à un spectacle plus poignant, il fit soudain, d'un mot fort, avec un geste las et un grand soupir sentimental:

- Ah ! C'est achevé !

## IV

### 16 - 18 AOUT

Le général Drude. - Un chef neuf. - Les conseillers ne sont pas les payeurs. - Un militaire avare de sang. - Discipline. - Pas d'ivrognes ! Le légionnaire et le général. - A huit heures, extinction des cigarettes. - Un fanatique. - Les Espagnols en promenade. - Physionomies de pillés. - Le lieutenant de vaisseau Dupetit-Thouars et son costume kaki. - On annonce une grande bataille. - L'engagement du 18. - Les téméraires spahis du capitaine Caud. - Un heureux « raté ». - Le lieutenant Félyne inaugure l'artillerie de 75. - Ce que dit le général. - Nous manquons de soldats. - Pas de renforts, pas d'offensive.

Vendredi 16 août.

Un soldat et un chef, voilà le général Drude. Le rencontrant chaque jour, dans la familiarité de la vie de camp, je l'observe à loisir, et je découvre en lui les traits accusés d'une authentique figure de militaire. Pour la première fois, il commande en chef, car il y a deux mois à peine que des étoiles se sont posées sur ses poignets, et ses cantines portent encore l'inscription de « colonel Drude ». Même il lui arrive, contant une histoire où il est mêlé et rapportant le propos que quelqu'un lui aurait tenu, de dire par négligence, en parlant de soi-même « mon colonel ». Par ce petit détail, on jugera que sa nature est simple, et ce caractère est en effet l'un de ses attraits.

Cette désignation au commandement de la colonne de Casablanca, si peu de semaines après sa promotion, apparaît au général Drude comme une marque de sa chance car sa modestie se plaît à faire honneur à la fortune des choses heureuses qui lui adviennent. Il fallait, en effet, de la part du ministre, de l'assurance pour confier une telle mission, difficile en somme, à un chef si neuf. Mais il fallait surtout connaître ce capitaine, avoir observé avec attention ses campagnes antérieures, savoir de quoi il était capable, et se sentir assez maître de sa propre certitude pour dominer les récriminations et les rivalités possibles. Le général Picquart a eu cette force sur soi, et il faut l'en louer.

Ce n'est rien que la chance, si l'on ne possède de quoi la nourrir et la plier à son propre service. Le chef pouvait commettre des fautes, se tromper dans la conduite de sa mission, la compromettre par trop de hâte ou trop de lenteur, trop de fougue ou trop de temporisation, donner à un ennemi difficile l'impression de la faiblesse ou celle de la témérité; il apparaît, au contraire, que les directions du général Drude sont jusqu'à présent fixées par lui avec tant de soin, de sang-froid et de mesure, qu'il s'en dégage, même pour ceux qui, comme moi, ne peuvent que regarder du dehors, une impression singulière de sécurité et de succès.

Ce ne sont pas les conseils qui lui manquent Mais il répète volontiers que les conseillers ne sont pas les payeurs, qu'il n'entreprendra que ce qu'il est assuré de réussir, qu'il suffit que l'on prétende le pousser pour qu'il résiste, et, ferme sur soi-même, il écoute en souriant les stratèges et n'agit qu'à sa guise.

Ce guerrier, formé à la guerre coloniale, habitué à combattre un ennemi barbare, et qui, avec le Marocain, n'en change pas, se montre avare du sang de ses soldats, et ce souci d'humanité n'est pas une vertu commune chez un homme de combat, si négligent de sa propre sécurité. « Je n'exposerai jamais, dit-il, un homme à être blessé sans nécessité. » Dans chaque rencontre, nous

voyons en effet que, par une furieuse canonnade et par une inouïe consommation de munitions, l'ennemi est tenu et balayé à longue distance. Ce n'est certes pas que le général appréhende l'événement d'un corps à corps entre ses soldats et les Marocains, car ses troupes sont solides et braves; mais ces combats seraient pour nous meurtriers, et il préfère, à l'économie de la poudre, l'économie de la vie humaine. Il est bien certain que, la campagne finie, le chiffre de nos pertes sera insignifiant et peu proportionné surtout à la résistance et à la bravoure de l'ennemi. C'est au général Drude et à l'emploi qu'il aura fait de l'artillerie que nous le devons<sup>2</sup>.

J'ai retenu de lui cet autre mot: « Je ne veux rien demander à mes soldats qu'ils ne me sachent capables d'accomplir moi-même. » C'est donc par sa volonté, autant que par insouciance du péril, que nous le voyons chaque jour s'exposer avec tranquillité, sans ostentation ni jactance. Et c'est aussi pour l'instruction de tous qu'il commence par s'imposer à soi-même la rigoureuse discipline qui régit son camp.

Elle est juste, mais inexorable. Sur ces légionnaires et ces tirailleurs, magnifiques au feu, mais difficiles à conduire, elle pèse avec une sévérité sans merci. La voix cordiale et affectueuse du chef, qui se fait bonhomme et familière pour interpellé un soldat dans la tranchée ou un factionnaire à son poste, devient soudain rude et inflexible. Nulle faute n'est négligée, et il en est une qui, par-dessus toutes, est châtiée sans pitié: l'ivrognerie, qui ferait de ce camp, avec ces hommes dont les têtes sont chaudes, une cohue sans règle et sans nom. Pour cette faute, le général a trouvé un châtiment qui, paraît-il, est nouveau et dont l'effet est considérable. Entre quatre « chandelles », comme il dit, lisez entre quatre baïonnettes, il fait reconduire l'ivrogne au port, et il le renvoie, comme indigne de se battre, au dépôt de son régiment, en Algérie, où il rentre le front bas, dans l'humiliation d'avoir été exclu de la ligne de feu et d'être privé de la médaille qui sera ensuite attribuée aux combattants.

« C'est cher payé, mon général ! » fit l'autre jour un magnifique gars de légionnaire, à qui cette punition était infligée pour une ribote sans pareille. « Pas assez ! » répliqua durement le chef ; et les deux hommes, de leurs regards tendus, plongeaient l'un dans l'autre.

Il ne dort pas, ou dort à peine. Dans ces premiers jours, où le Marocain rôde autour de nous, où, derrière les aiguilles de tout cactus, peut se dissimuler un fusil, où, chaque nuit, c'est un duel permanent entre le factionnaire aux aguets et l'herbe qui frémit, parce que l'herbe peut favoriser le glissement d'un ennemi, sa vigilance ne se relâche pas. A sept heures, chaque soir, alors que le jour est encore éclatant, il rentre dans sa tente, et s'étend, habillé et botté, sur un lit de camp. Il dit qu'il y dort. Mais qu'un coup de feu, un bruit retentisse, il est debout ; qu'un chuchotement arrive jusqu'à lui, qu'un pas se pose sur le sol, on entend soudain une voix bourrue qui fait: « Qu'est-ce qu'il y a ? » Quoi qu'il en soit, à partir de onze heures, sa nuit est finie. Il se lève, fait seul sa ronde à travers le camp, vérifie le couchage des troupes, vient s'entretenir avec les sentinelles. Il est cordial et simple, et ses hommes l'aiment pour sa bonne humeur autant que pour sa stricte justice; mais que le feu d'une cigarette tremblote dans la nuit, il est sans pitié pour le délinquant, officier ou soldat. L'extinction des feux est fixée à huit heures. A huit heures, toute flamme, tout foyer doit s'éteindre. Hier, un de ses officiers d'ordonnance, s'appêtant à se coucher, achevait de se dévêtir à la lumière d'une bougie. Tout à coup, une voix sévère cria du dehors: « Eh bien ! messieurs, vous oubliez l'heure ! » Il était huit heures et trois minutes...

A trois heures du matin, c'est le réveil. Sans clairon, car toute sonnerie est supprimée, les hommes, pressés par leurs officiers, sont debout, ordonnent leurs tentes, appêtent leurs armes et

---

<sup>2</sup> Au 30 septembre. après les sept semaines actives de la campagne initiale, le bilan des pertes se chiffrait ainsi: 23 tués ou morts, 76 blessés.

vont s'étendre aux tranchées, prêts à repousser une attaque, si l'ennemi d'aventure cherchait à surprendre le camp. Le général Drude surveille en personne ces opérations, et ses soldats, qui le rencontrent parmi eux, acceptent alors d'un coeur réconforté des fatigues qui sont celles de leur chef. « Que voulez vous ? dit celui-ci. Je demande a ces braves gens un service extrêmement dur, et je l'obtiens d'eux en me l'imposant à moi-même. Ils me voient avec eux, jour et nuit, et ils se disent: « Puisque le patron marche, marchons. »

On lui dit de se reposer, on lui représente que son devoir est de se conserver bien portant pour la sauvegarde même de ses troupes. Il sourit et réplique qu'il n'a pas le temps, qu'il n'est pas ici pour cela. Il ne quitte son camp que pour conduire une action ou surveiller une reconnaissance, et ne vient en ville que pour y rencontrer, avec le consul, l'amiral Philibert, et arrêter avec eux des dispositions communes. Il entre, sort, a un mot cordial pour chacun; toujours vif et sec, avec sa figure colorée, ses yeux larges et clairs, sa forte moustache grise, l'air d'énergie et d'endurance qu'il porte sur son visage et qu'accuse sa mâchoire carrée; puis, sans perdre son temps en parlottes, il remonte à cheval et va retrouver ses soldats. Son devoir l'y appelle, certes; tout de même, je crois bien que son goût aussi l'y pousse un peu, car, pour ce soldat et cet homme d'action, c'est dans la vie de camp que s'affirme son caractère essentiel, et que s'épanouissent avec le plus d'allégresse les énergies de sa personne.

Samedi 17 août.

Dans la journée, on surprend, à la lisière même du camp, au moment où il essayait de s'y glisser pour parvenir sans doute à des faisceaux d'armes voisins, un Marocain qui portait un grand couteau.

Interrogé, il refuse de répondre. Le capitaine Huot, le lieutenant interprète Raymond, deux des officiers les plus distingués de l'état-major, y déploient sans succès les ressources de leur dialectique. L'homme a les yeux brillants, des gestes saccadés et un air farouche. Il a fallu le maintenir, et des soldats le surveillent, car il s'est jeté tout à l'heure, pour les mordre, sur les deux plantons qui le ramenaient au général. S'il daigne parler, il crie au vent, de toute sa voix, avec des regards extatiques: « Tuez-moi ! tuez-moi ! Allah est bon, et le Prophète m'attend au paradis ! ».

Nulle autre parole n'est sortie de sa bouche. Placez en face de nos lignes quatre mille adversaires de cette trempe, avec des chevaux et des fusils: combien supposez-vous qu'il nous faudra d'hommes et de canons pour les vaincre ?

\*

\* \*

A cinq heures de l'après-midi, quand le soleil commence de baisser et que la température devient favorable, fanfare et piaffements à travers les rues de Casablanca. Nous voici tous aux fenêtres. Ce sont les Espagnols en colonne qui, pour la première fois depuis leur arrivée, quittent la ville. Sans doute, ils vont occuper le camp que le général Drude leur a réservé, sur la droite du sien, dans un site excellent, d'où ils protégeront le secteur ouest des murailles...

A six heures, nouvelle fanfare, nouveaux piaffements. Ce sont les Espagnols qui rentrent. Interrogé aussitôt, le commandant Santa Olalla répond par lettre qu'il est allé examiner l'emplacement qu'on lui destinait, qu'il avisera plus tard, qu'il doit « faire des études », qu'il ne s'agit là que d'une petite marche de reconnaissance... Nos amis sont de charmants compagnons, mais de bien singuliers guerriers.

Nous avons maintenant à Casablanca la question espagnole. Deux Français ne se rencontrent plus sans se demander tout aussitôt: « Qu'est-ce qu'ils veulent ? » Oui, que veulent-ils, que font-ils, quelle raison d'être ici, sinon de se battre ? Dans un pays en guerre, à quoi peuvent bien s'employer des militaires, sinon à la bataille ? Cependant ceux-ci fuient la campagne, où sifflent les balles, et s'obstinent à demeurer en ville, où, selon la convention d'Algésiras, ils n'ont que faire. Mais le commandant Santa-Olalla ne cesse pas de sourire et de montrer des façons affables. C'est un homme bien aimable, le commandant, et l'on sent bien que ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, qu'il a des ordres, qu'il les exécute avec chagrin, ajouterons-nous, afin de n'avoir rien à nous reprocher à son égard.

On plaint ses troupes du contraste qui s'établit nécessairement entre elles et les troupes françaises. Au camp du général, des hommes, surmenés, astreints à une surveillance constante, debout au petit jour, dormant, par les nuits fraîches, sur la terre humide, qui, à partir de huit heures du soir, ne peuvent allumer même une cigarette, qui, sous aucun prétexte, ne sortent du camp, et, depuis leur arrivée, n'ont pas encore eu une heure de liberté. En ville, au contraire, des soldats espagnols désœuvrés, qui bayent aux corneilles, traînent à travers les rues leurs costumes rayés et leurs casquettes de touristes, s'asseyent à des tables de cafés improvisés, ne montent pas une garde, enfin - spectacle particulièrement choquant - grimpent en hâte aux terrasses qu'ils garnissent, dès qu'un coup de canon retentit, pour voir besogner sur les crêtes leurs camarades français... Est-ce seulement des Français qui notent ces choses ? Non pas : les Espagnols les plus notables de la colonie, le consul le premier, souffrent de cet extraordinaire régime.

Les résultats n'ont pas tardé. Ce matin encore, le commandant Santa Olalla a avisé le commandant Mangin qu'il lui donnait pleins pouvoirs pour faire arrêter ceux de ses hommes qui seraient surpris en train de piller. Cette communication ne lui a-t-elle pas coûté ? Pour qu'il l'ait faite, ne faut-il pas qu'elle corresponde à une réalité ?

Dimanche 18 août.

Les premiers jours, on rencontrait des Européens vêtus de façon singulière. On en voit encore. Petite casquette de jockey sous un soleil des tropiques, chemises sans boutons, espadrilles percées, chaussettes rares, vestes de drap épais, voilà ce que l'on découvrait dans les rues sur des gens qui semblaient être de bonne éducation.

Ces Européens étaient des pillés. Le pillé fut la victime la plus durable de ces jours sombres. Le danger passé et la sécurité reconquise, chacun avait repris son assurance; mais le pillé continuait de traîner sur les frustes galets de la ville sa misère lamentable et comique. Car le malheureux est ruiné et comique à la fois, et voilà ce qui fait son sort exceptionnel. Quand des ouvriers ont été massacrés par des sauvages, qu'un effroyable bombardement a, selon l'expression d'un Anglais, « poivré » une ville hier prospère, que l'incendie en a détruit une partie, que des centaines de cadavres ont vidé leur sang sur le sol, que l'air est encore empesté de l'odeur de la pourriture, que vos centres nerveux ont épuisé toutes leurs possibilités d'émotion et de pitié, allez donc chercher en vous un reste d'attendrissement pour un homme qui vous montre en larmoyant ses chaussettes percées, son pantalon sale, vous confie qu'on lui a tout pris, tout, pendant qu'il était réfugié au consulat ou sur le *Demetria*, et qu'en rentrant chez lui, il n'y a même pas retrouvé un cure-oreilles ou un verre à dents ! Or, fussiez-vous un nabab ou un radjah, ce sont là des objets qu'au prix de toutes vos richesses vous ne découvririez pas actuellement à Casablanca.

- Tenez, me dit l'un, vous voyez ces dégoûtantes espadrilles ?.. Je ne sais pas d'où elles viennent... Tout ce que j'ai retrouvé dans mon appartement, c'est ça et de la paille !

- Et cette chemise, fait l'autre, montrant une chemise rose de percale sans boutons... ah! je suis bien heureux de l'avoir !... J'en ai trouvé trois dans une rue, toutes neuves; l'une m'a permis de faire le bonheur d'un camarade, et il m'en reste deux, qui alterneront leur service jusqu'à ce que j'aie pu me faire expédier de Tanger une nouvelle garde-robe...

Oui, oui, c'est affreux.

Il y a un homme qui fait bonne mine à ces infortunes. C'est le très brave lieutenant de vaisseau Dupetit-Thouars, qui fut, avec le commandant Mangin, l'un des organisateurs de la résistance. Débarqué en grande hâte, le 5 août, dès l'arrivée de son bateau, le *Du Chayla*, il ne songea guère, en se jetant à terre, à s'embarrasser d'une cantine dont il n'eût su que faire. Mais le *Du ChayLa*, faisant la navette entre les ports de la côte et chargé de missions multiples, partit bientôt, et M. Dupetit-Thouars se trouva dans la ville sans autre bien que la tenue de toile qu'il portait le 5. Comme il coucha plusieurs nuits sur la terre nue, on juge dans quel état apparut bientôt son costume blanc. Alors ses camarades, eux-mêmes rationnés car nous n'avons pas de blanchisseuse à Casablanca, et l'eau de puits ne dissout pas le savon, de sorte qu'il ne faut point songer à s'y faire blanchir, lui prêtèrent cependant des parties de leur propre garde-robe. M. Dupetit-Thouars est grand et mince. On le voit circuler en d'étranges tenues kaki, vêtu d'un pantalon trop court, d'une veste trop large; mais il porte ces vêtements de rencontre avec la même distinction aisée qu'il ferait de son uniforme de grand appareil, et il parle de ces misères avec tant de bonne grâce qu'il est, je crois bien, le seul que l'on ne songe point à plaisanter.

\*

\* \*

Depuis trois jours, les transfuges nous annonçaient une bataille, une grande bataille, la bataille finale, à la suite de laquelle les Marocains, vainqueurs, rentreraient à Casablanca, ou, vaincus, demanderaient l'aman. Point de grande bataille, mais, ce matin, un engagement sérieux, le plus sérieux qui ait encore mis aux prises nos troupes avec les gens des tribus. De neuf heures à midi, les canons de la *Gloire* et du *Galilée*, tonnait et crachant, n'ont pas cessé de faire vibrer les vitres de Casablanca et ce fut un beau vacarme. Voici comme l'affaire est venue.

Le camp français, établi aux portes de la ville, puisque sa fonction essentielle est de la défendre et que nous n'avons pas assez d'hommes pour organiser cette protection à longue distance, a en face de lui, à douze ou quinze cents mètres, une crête qui le domine. Cette crête est la grande préoccupation du général, qui a constamment besoin de savoir ce qui se passe derrière elle. Ce matin, donc, il envoie un escadron de spahis en reconnaissance, en donnant pour mission à son chef, le capitaine Caud, de le renseigner, non de s'exposer. Mais allez donc retenir des spahis !... Ils partent, font un vaste demi-cercle à l'est, pour prendre l'ennemi à revers, rencontrent soudain un gros de Marocains, et, au lieu de se replier, se jettent sur eux. Les premiers coups de fusil éclatent, et l'action se trouve ainsi engagée. Un peu plus tôt, un peu plus tard, peu importe en somme, car on a bien vu que l'ennemi était en train de dessiner un vaste mouvement tournant dans l'évident dessein de prendre le camp à revers et de se jeter sur la ville. En moins d'une demi-heure, en effet, toute la partie du sud-est était embrasée, et les lignes de feu s'espaciaient depuis le camp jusqu'à la mer.

Les spahis une fois aux prises, il fallut bien les appuyer, et le général envoya pour les soutenir une compagnie de tirailleurs. En même temps, il faisait signaler à l'amiral de cesser le feu des bateaux, car nos hommes touchaient aux Marocains, et l'on pouvait craindre que nos obus ne tombassent parmi eux. Le combat s'était généralisé, et nous apercevions maintenant sur la crête,

dévalant vers nous, des cavaliers ennemis qui s'approchaient de nos lignes avec une incroyable témérité.

Cependant les affaires de nos spahis n'allaient pas très bien; ils étaient au plus quatre-vingts, qui avaient en face d'eux trois ou quatre cents cavaliers déterminés, et il y eut un moment où on les vit en assez mauvaise posture. Sans les mesures prises par le général avec promptitude, on pouvait craindre pour eux un désastre. Mais la bravoure de ces cavaliers et de leur chef fut un spectacle splendide. Corps à corps avec les Marocains, ils faisaient voler leurs sabres, et ce combat à l'arme blanche fut riche en émotion. Le capitaine Caud, le premier à l'attaque, excitant ses hommes, bondissant sur l'ennemi, lançait furieusement les coups de pointe. Tout à coup, face à face avec un guerrier, qui avait une vaste barbe noire et des yeux injectés, il essuie à bout portant, en pleine figure, le coup de feu d'un fusil, mal chargé sans doute car il en est quitte pour des brûlures; mais prompt et hardi, il s'élanche sur son maladroit adversaire, le perce de son sabre et le fait rouler à terre. Voilà l'allure du combat.

La compagnie de tirailleurs, envoyée pour dégager les spahis, avançait trop lentement à travers les champs mous; une seconde, dépêchée peu après, tardait davantage encore. C'est alors que survint, à fond de train, sous la conduite et sur l'initiative du vaillant lieutenant Félyne, l'une des six pièces de 75 amenées hier soir par le *Shamrock*, et dont le débarquement a commencé ce matin. Pièces magnifiques, d'une rectitude et d'une sûreté sans pareilles, et dont chacune, au dire des artilleurs, est capable, en une minute, de couvrir une zone de terrain de deux cents mètres sur quatre cents, à raison de deux balles par mètre carré. Celle-ci, qui arrive tout droit de la Marine, est la première montée, et le lieutenant Félyne, accourant à la bataille et n'ayant pas le temps d'attendre ses caissons, a empli en hâte son avant-train de shrapnells. La pièce est mise en batterie. Elle tonne et, en un clin d'oeil, les Marocains, décimés et dispersés, se précipitent en tumulte vers leurs abris lointains. Mais la rencontre nous coûte deux morts et quatre blessés, plus douze chevaux tués.

\*

\* \*

L'affaire, sans troubler le général, lui donne cependant à réfléchir. A quatre heures, je monte au camp. Le soleil est chaud, la température humide, les troupes se reposent. Sous sa tente, le général médite. Lui aussi s'est mis à son aise; il a enlevé sa veste, et, avec sa chemise de flanelle, il n'a que sa culotte rouge et ses bottes. En m'apercevant, il m'appelle de sa voix cordiale et familière. Je m'approche. Dans la tente étroite, je m'installe sur l'unique chaise qui la meuble. Le général est assis sur son lit de camp, les coudes aux genoux, et, pendant plus d'une heure, nous causons.

Ces moments de détente sont charmants. Sous le ciel enflammé, la terre accablée se recueille. Les êtres l'imitent, et c'est comme un grand silence nocturne qui, dans l'incendie du soleil, pèse sur les campagnes désertes et sur cette armée immobile. Le général songe à l'affaire de ce matin, à la bravoure des adversaires qu'il est chargé de réduire, aux périls qui ont menacé ses spahis; mais bien plutôt il pense à ce qui suivra, aux opérations de demain, à ses chances, à ses risques, et je vois bien, à son langage, que ce chef, par bonheur pour nos armes et pour notre politique, ne péchera point par témérité. Il compare ses forces et celles de l'adversaire, et, en conclusion, il fait, avec un accent bonhomme et simple:

- Il n'y a pas à dire. Je ne sais pas ce que j'ai devant moi... J'ai des renseignements contradictoires, rien de certain ;... les uns parlent de six mille cavaliers, les autres d'un bien plus

grand nombre; mais ni ceux-ci ni ceux-là n'en savent plus que moi. Et par-dessus le marché, voilà qu'on nous annonce aujourd'hui que Mouley-Hafid s'est fait, avant-hier, proclamer Sultan à Marrakech !... Si c'est vrai, quelle est la signification de cet avènement, et quel parti l'a poussé au trône, celui de la guerre ou celui de la paix, hein ?...

Le général me regardait dans les yeux, comme si je pouvais le renseigner, et il continuait, sans éclat, d'un ton de confiance, comme s'il se parlait à soi-même:

- Si c'est le parti de la guerre, et qu'il m'arrive sur le dos je ne sais combien de milliers de ces gaillards-là, nous sommes frais, hein ?... Voilà ce que je vois : je ne vois rien... En revanche, je sais bien ce que j'ai ici. De quoi garder la ville, rien que la ville, et rien de plus... Avec si peu de monde, je ne peux rien faire; je ne ferai rien... On s'imagine que j'ai trois mille hommes ! Ce n'est pas vrai, je n'ai pas trois mille hommes disponibles ! On m'en prend de tous les côtés pour des corvées; du matin au soir, je suis obligé de me battre contre mes officiers; et puis il y a le service de garde de la ville !... Si j'écoutais Mangin, tout mon monde y passerait !... Enfin, avec les employés et tout ça, j'arrive à avoir des compagnies de 120, 125 hommes ! Qu'est-ce que vous voulez que je fiche avec ça, hein ?...

Une tape sur la cuisse ponctua cette irréfutable mathématique.

= Aller de l'avant, aller de l'avant... c'est très joli à dire; mais avec quoi ?... La vérité, c'est que je ne peux rien faire, que je ne ferai rien, tant que je n'aurai pas plus de monde. A Paris, on ne se doute pas de mes embarras. Mais il y a une chose sûre, c'est que je ne livrerai rien au hasard, et que je ne ferai pas dix blessés sans nécessité. Il y en a une autre, c'est que je suis un honnête homme, que je me tiendrai, sans les dépasser d'une ligne, dans les instructions du gouvernement, mais que, quoi qu'on me dise, je ne ferai que ce que je puis faire... »

Ainsi parle le général. Mais puisqu'il a besoin de renforts, qu'il le dit, et que la chose est, du reste, de toute évidence pour qui vit ici, pourquoi le gouvernement ne lui en envoie-t-il pas ?...<sup>3</sup>

---

<sup>3</sup> Le gouvernement, à cette époque, n'a pas envoyé de renforts au général Drude, parce que le général Drude ne lui en a pas demandé. - N. de l'A.